





RIMES BOURGUIGNONNES

(TEXTE ET TRADUCTION)

PRINCIPAUX OUVRAGES DE F. FERTIAULT

LES NOËLS BOURGUIGNONS de B. de la Monnoye, traduction littérale, première édition en 1842, chez Lavigne et Gosselin ; 2e édition en 1858, augmentée des NOËLS MACONNAIS et illustrée de 24 dessins de J. Bertrand, 1 vol. in-16, chez A. Rigaud et A. Aubry.

LES RIMES DE DANTE (Sonnets, Canzones, Ballades), traduction littérale, première édition en 1848 ; deuxième édition en 1854. 1 vol. in-16, chez V. Lecou et A. Delahays.

HISTOIRE PITTORESQUE ET ANECDOTIQUE DE LA DANSE, chez tous les peuples anciens et modernes. 1 vol. grand in-32, chez A. Aubry. 1854.

LE POÈME DES LARMES (en collaboration avec Mme Julie Fertiault), première édition en 1858 ; deuxième édition en 1860. 1 vol. in-16 avec portrait, chez L. Curmer.

LES VOIX AMIES (Enfance, Jeunesse, Raison), poésies (en collaboration avec Mme Julie Fertiault). 1 vol. in-16, chez Didier et Cie, 1864.

LES FÉERIES DU TRAVAIL. Conférences familières sur les travaux de dames. 1 vol. in-16, chez Didier et Cie, 1873.

LA CHAMBRE AUX HISTOIRES, choix de Nouvelles. 1 vol. in-16, chez Didier et Cie, 1874.

LES PETITS DRAMES RUSTIQUES. Scènes et Récits villageois. 1 vol. in-16, chez Didier et Cie, 1875.

LES AMOUREUX DU LIVRE (Sonnets d'un Bibliophile, etc., etc.). Superbe vol. grand in-8°, imprimé par Louis Perrin et illustré de 16 eaux-fortes de J. Chevrier, chez A. Claudin, 1877.

LE BERGER DU BÉAGE. Roman-Biographie d'un berger (Régis Breysse) devenu sculpteur. 1 vol. in-16, chez Didier et Cie. 1880.

LES SONNETS DU SALON, depuis 1879.

HISTOIRE D'UN CHANT POPULAIRE DE LA BOURGOGNE. Brochure in-16. 1883.

LES LÉGENDES DU LIVRE (Complément des Sonnets d'un Bibliophile). 1 vol. in-8°, chez A. Lemerre, 1886.

CROQUIS D'APRÈS NATURE. 1 vol. in-16, chez A. Lemerre, 1893.

DICTIONNAIRE DU LANGAGE POPULAIRE VERDUNO-CHALONNAIS. Un fort volume in-8°, chez E. Bouillon, Paris, 1896.

AU CLAIR PAYS, 1 vol. in-16, chez A. Lemerre, 1897.

LE PETIT COLLÉGIEN, brochure in-16, chez L. Marceau, 1897.

SYMPATHIES, 1 vol. in-16, chez Boucheron et Vessely, 1898.

EN BOURGOGNE. Récits villageois. Un volume in-8°, chez E. Bertrand, Chalon-sur-Saône, 1898.

François

F. FERTIAULT

Traducteur des *Noëls Bourguignons*
Auteur du *Dictionnaire du langage Verduno-Chalonnais*
etc., etc.

Rimes Bourguignonnes

(TEXTE ET TRADUCTION)

Po l'aimor dé fran Barôzai.
(Aimé Piron).

F.V

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1899

AVANT LE PATOIS

Bourguignon, on a essayé de la musette bourguignonne, et, sans prétention, on présente aux compatriotes ces quelques échos pittoresques du langage du cru. Ils ne formeront pas un gros livre. Tant mieux! Pour ces choses il ne faut ni de longues ni de lourdes pages.

A diverses époques, le familier patois des Noëls s'est réveillé en nous, et c'est le produit de ces heures, — de ces bonnes heures de retour au parler du pays, — que nous réunissons aujourd'hui.

Œuvre de poète, ce recueil est également œuvre de linguiste, et c'est même aux linguistes que nous avons l'idée de l'offrir aujourd'hui.

Les Noëls Bourguignons *sont assez connus pour que, même sans être de la Côte-d'Or, on aime à en retrouver l'accent, les tournures, l'atticisme. Ici donc, d'abord, c'est matière à patoiser; la poésie, sans y perdre, pourra se goûter ensuite.*

Écrites sans qu'on ait la moindre idée d'en faire un livre,



ces pièces ont été revues avec soin. Nous avons surtout visé, — autant que possible, — à l'unification orthographique. Mais notre malin patois n'est pas tellement fixé, qu'il n'existe encore des discordances sur ce point. Aimé Piron et La Monnoye sont bien les deux premiers classiques à suivre ; mais depuis eux, jusqu'au docteur H. Berthaut[1] *et à J. Durandeau*[2], *des nuances sont survenues, des intonations ont changé, et chaque auteur qui a suivi n'a pas été sans introduire quelque modification dans sa manière de prononcer et d'écrire.*

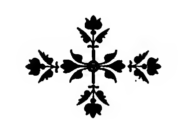
Les deux anciens maîtres eux-mêmes, et de leur aveu, ont pris des licences. Leurs descendants les ont peut-être imités en cela. Où est le mal? Le principal est que nous tous, zélés patoisants, nous conservions l'esprit, la saveur du langage, le vrai « sel bourguignon ». Tout rigide observateur qu'on puisse être de la forme consacrée, on aime encore mieux sourire à la finesse d'une pointe, que de constater froidement la rigoureuse observation d'une lettre.

1. *Le docteur H. Berthaut a publié :* Contes, fables, légendes en idiome bourguignon, *Dijon, Darantière, 1885. Cet ingénieux et fervent amateur n'a pas mal modifié le mode de représentation de notre dialecte; il a voulu, dit-il, en fixer la prononciation. Est-ce une base suffisamment certaine pour logiquement orthographier ? Combien prononcent de même ? On a vu ne pouvoir réussir nombre de tentatives analogues pour le français.*

2. *L'érudit J. Durandeau, — dont on trouvera le nom dans ces pages, — directeur actuel du* Réveil Bourguignon, *à Vitteaux, consciencieux éditeur de toutes les curiosités de notre littérature locale, est, sans aucun doute, un des contemporains les plus compétents sur la contexture de notre langage. Nous l'attendons à la publication de son* Dictionnaire français-bourguignon, *qu'il commence à donner dans son* Réveil, *et qui fera autorité.*

Donc il se peut que, malgré notre désir de régulariser, le lecteur découvre une variante ou deux dans la piquante toilette de nos vocables. Ce n'est rien. Qu'il ne s'en émeuve ; il aura toujours devant lui l'amoureux sincère de notre chaud terroir, l'enthousiaste du franc et communicatif parler de la Bourgogne.

F. F.





LES DEUX VIGNERONS

Ofar
ai tô lé bon Aimin
de
lai Bregogne.

F. F.

LÉ DEU VAIGNERON

Diailôgue antre Toma et Simon

I

TOMA, retaipan quéque feuillôte dan lai cor de son moître.

Ancore ène jonée! Ele é passai prou vite!...
Lai fleûme, au côraigeu ne ran guâre visite.
Aussi drû qu'au levai, je me tein dan lai cor;
Ai çarclai mé futaille i treûve le tam cor.
On n'é jaimoi tô fâ ça qu'on veu fâre. Ai pône
Le sôlo du maitin é-t-i montrai sé cône
Que, tô de seûte aipré, vos airive le soi,
Qui l'i mai son bôno de neû por éteindoi
Et jeusqu'au landemain le champe an son bressore...

(Ai retône son ôvraige.)

I vorô pôtan bé bôtre ce çarcle ancore...

(Ai repran son marteâ.)

Pa-ta-tai! Pa-ta-tan!...

(Le tounau a fini de raiquemeùdai.)

I ne seù pa devin,
Mâ velai, je seùpose, ein fameu pôte-vin...
Ai seré bon, stu-lai qu'el airé dan le vantre!...

LES DEUX VIGNERONS

Dialogue entre Thomas et Simon

I

THOMAS, réparant quelques tonneaux dans la cour de son maître.

Encore une journée! Elle a passé assez vite...
La *flemme*, au courageux ne rend guère visite.
Aussi alerte qu'au lever, je me tiens dans la cour;
A cercler mes futailles je trouve le temps court.
On n'a jamais fait tout ce qu'on veut faire. A peine
Le soleil du matin a-t-il montré ses cornes,
Que, tout de suite après, vous arrive le soir,
Qui lui met son bonnet de nuit pour éteignoir
Et jusqu'au lendemain le couche en son lit...

(Il retourne son ouvrage.)

Je voudrais pourtant bien mettre ce cercle encore...

(Il reprend son marteau).

Pa-ta-ta! Pa-ta-tan!...

(Le tonneau est fini de raccommoder.)

Je ne suis pas devin,
Mais voilà, je suppose, un fameux porte-vin...
Il sera bon, celui-là qu'il aura dans le ventre!...

(Lai neù quemaince ai cheùdre.)

Ei! je n'i voi pu gôte; i fà neù... Té! je rantre.
Demain queùnai sai sante, et le jor revenré,
Et su d'autre tounau mon marteâ taperé.
Rainjon don lai besôgne, et peù fremon lai pôte...
Quan ç'à cheù nô, ma fi! que le diable m'ampôte
Si j'an panse si lon! Ma, Toma, ç'à tô clar,
Ai lai moison du moître i fau tônai lai clar.

(Ai sor, et freme.)

Mointenan, du logi prenon vite lai rôte,
Et d'aivô note fanne ailon cassai lai crôte.
Ç'à tan bon de soupai dré qu'on san l'aupeti!...
Et j'an è, tô de moime, ein qui n'a poin cheti...

(El acoute, peù regâde.)

Ma, qu'à-t-i que j'antan?... qui ç'à-t-i qui s'écheigne?...
On dirô... Ç'à Simon qui revein de sai veigne...
Vou bé du cabarai, — por an gôtai le ju.

(Ai l'aitan.)

II

SIMON.

Ei! bon jor... quaimeraide!

TOMA.

Ebé! l'aimin, qu'é-tu?
Tô le lon du chemin tu va fesan des esse...

(La nuit commence à tomber.)

Eh! je n'y vois plus goutte ; il fait nuit... Tiens, je rentre.
Demain connaît sa marche, et le jour reviendra,
Et sur d'autres tonneaux mon marteau tapera.
Rangeons donc la besogne, et puis fermons la porte...
Quand c'est chez nous, ma foi! que le diable m'emporte
Si j'en pense si long! Mais, Thomas, c'est tout clair,
A la maison du maître il faut tourner la clé.

(Il sort, et ferme.)

Maintenant, du logis prenons vite la route,
Et avec notre femme allons casser la croûte.
C'est si bon de souper quand on sent l'appétit!...
Et j'en ai, tout de même, un qui n'est pas mince...

Il écoute, puis regarde.)

Mais qu'est-ce que j'entends? Qui est-ce qui s'échine?
On dirait... C'est Simon qui revient de sa vigne...
Ou bien du cabaret, — pour en goûter le jus.

(Il l'attend.)

II

SIMON.

Eh! bonjour... camarade!...

THOMAS.

Eh bien! l'ami, qu'as-tu?
Tout le long du chemin tu vas faisant des S...

SIMON, v'lan se r'dressai.

Bé l'opôsai ; je cor... Ç'a lai neù qui me presse.

TOMA, raillan.

Dà ! t'i réussi prou, quan ton pié traicaissai
Tô de guingoi te meùne... au mitan du fôssai !...
Ç'at ailai dru, çai !

SIMON.

Bon ! velai que tu sarmone,
Quan de... mon pa... ligei je... cor vé mai Simone !

TOMA.

T'aipeùle çai cori ?... T'é bén hounéte !... Hôlai !
C'àt ein vilain métei, Simon, que tu fâ lai.

SIMON, se r'varpan.

« Métei... vilain métei !... » T'an di trô, ce me sanne.
Simone m'an di moin, et Simone a mai fanne.
Je croi que...

TOMA.

Je croi, moi, que tu n'é ran de bon.

SIMON, piquai.

Marci du compliman ! El a cor...

TOMA.

Feut-i lon,
Je ne l'airo pa pu mâchai que tôt ai l'heure...
Ma nô vequi tô deu regaignan nô demeure.
I te quite, Simon, ne velan t'ampôchai,
Quan le soupai t'aitan, de « cori » le charchai.

SIMON, voulant se redresser.

Bien l'opposé ; je cours... C'est la nuit qui me presse.

THOMAS, raillant.

Dà ! tu y réussis joliment, quand ton pied tracassé
Tout de travers te mène... au milieu du fossé !
C'est aller drû, ça !

SIMON

Bon ! voilà que tu sermonnes...
Quand de... mon pas... léger je... cours vers ma Simonne !

THOMAS.

Tu appelles ça courir?... Tu es bien honnête !... Holà !
C'est un vilain métier, Simon, que tu fais là.

SIMON, se raidissant.

« Métier... vilain métier !... » Tu en dis trop, ce me semble.
Simonne m'en dit moins, et Simonne est ma femme.
Je crois que...

THOMAS.

Je crois, moi, que tu n'as rien de bon.

SIMON, piqué.

Merci du compliment ! Il est bref....

THOMAS.

Fût-il long,
Je ne l'aurais pas plus mâché que tout à l'heure...
Mais nous voilà tous deux regagnant nos demeures.
Je te quitte, Simon, ne voulant pas t'empêcher,
Quand le souper t'attend, de « courir » le chercher.

SIMON, tenaice.

Tu me gausse tojor, vieu finau. Ç'à domaige
Que je n'â poin, por çai, dessu toi l'aivantaige!
Ma, mon futai voizin, si t'é l'estoc pointu,
Por l'i rivai sai pointe, é bé! je seù tétu.
Depeù lontam, déjai, je te doi...

TOMA.

Quei?

SIMON, quemandan.

Chopeigne.
Por lai boire aivô moi, Toma, fau que tu veigne.

TOMA.

Hai! nainin, por exampe! I n'an é pa besoin,
Et toi, qui drôleman chambille, encor bé moin.
Ai tô cé boi-san-soi je ne peù ran comprarre...

SIMON, l'érétan du cou.

Pai!... poin de fâche!...

TOMA.

Ai quei que vô sarvé su tarre?

SIMON, se rebifan.

Je some, queman toi, vaigneron, mon petiô;...
Je feson lai venonge...

TOMA.

Et t'an lipe le piô!
Por lés autre, ma fi! ç'ât éne béle aivance!
Aivô dé jan paireil le monde airo lai chance!

SIMON, tenace.

Tu me gausses toujours, vieux finaud. C'est dommage
Que je n'aie point, pour ça, sur toi l'avantage !
Mais, mon futé voisin, si tu as l'esprit pointu,
Pour lui river sa pointe, eh bien! je suis têtu.
Depuis longtemps, déjà, je te dois...

THOMAS.

Quoi ?

SIMON, impérieux.

Chopine.
Pour la boire avec moi, Thomas, il faut que tu viennes.

THOMAS.

Ah! nenni, par exemple! Je n'en ai pas besoin,
Et toi qui drôlement chambilles, encore bien moins.
A tous ces boit-sans-soif je ne peux rien comprendre...

SIMON, l'interrompant vivement.

Paix!... point de fâcherie!...

THOMAS

A quoi servez-vous sur terre?

SIMON, se rebiffant.

Je suis comme toi, vigneron, mon petit;
Je fais la vendange...

THOMAS.

Et tu en lippes le vin.
Pour les autres, ma foi! c'est une belle avance!
Avec des gens pareils le monde aurait la chance!...

Tu traivaille ein pecho; tu n'i va pa bé dru,
Et tai bedaine aitan por an gôbai le fru! —
Ma, n'ailon pas si loin; reston dans ton menáige.
N'i fai-tu pa, Simon, ein pôvre porsenaige?

SIMON, bounaice.

Moi? J'aidore mai fanne...

TOMA, torjô raillan.

O! je son prou d'aicor:
Tu lai laisse aivoi faim, et por cheulai tu cor.
Té! por le cô, j'i seù; le mô « cori » s'airainge...
Au bouchô de Jôsai tu *cor* meù quai tai grainge.

SIMON

Ç'à pa jeuste; je tue ein brin le var... De çai,
Por ein mauvâ mairi tu me fero passai?

TOMA, sévâreman.

Ein jor de l'an darrei, Simone éto mailaide;
De jantite faiçon t'é venun ai son aide!
Por éle, tô chécun, pressai, compatissan,
An voizin qui s'aimon t'aivô fai son prezan.
Moi, je t'aivô baillé queique bonne varrée
D'ein vieu vin, qui devô réchaudi sai corée,
Et... ç'a toi qui l'é bu!

SIMON, plaizan.

Ç'a tô queûme. Ele boi
Quan je boi... Mai mitié ne fâ qu'ein d'aivô moi.

Tu travailles un peu; tu n'y vas pas bien fort,
Et ta bedaine attend pour en engloutir le fruit ! —
Mais, n'allons pas si loin; restons dans ton ménage.
N'y fais-tu pas, Simon, un pauvre personnage?...

SIMON, bonasse.

Moi? J'adore ma femme...

THOMAS, toujours raillant.

Oh! nous sommes assez d'accord:
Tu la laisses avoir faim, et tu cours pour boire.
Tiens! pour le coup, j'y suis; le mot « courir » s'arrange...
Au bouchon de Joseph tu *cours* mieux qu'à ta grange.

SIMON.

Ce n'est pas juste. Je tue un brin le ver... De ça,
Pour un mauvais mari tu me ferais passer.

THOMAS, sévèrement.

Un jour de l'an dernier, Simonne était malade...
De jolie façon, tu es venu à son aide!
Pour elle, tout chacun, pressé, compatissant,
En voisins qui s'aiment, t'avait fait son présent.
Moi je t'avais donné quelques bonnes verrées
D'un vieux vin, qui devait lui réchauffer le cœur,
Et... c'est toi qui l'as bu!

SIMON, plaisant.

C'est tout comme. Elle boit
Quand je bois... Ma moitié ne fait qu'un avec moi.

TOMA.

Ç'à bé di!...

SIMON, gausseu.

Vrà?

TOMA.

Tu sai réponde ai lai semonce...
Lai vregogne, cheù toi, ne peuse pas éne once.

SIMON, grô piquai.

Tu m'an dégoize lon. J'é don l'espri tortu?...

TOMA, varteman.

Lai jujote, cheù toi, vau le cœur... Que veu-tu!
Ton gâ reste ignoran. Pourquoi? Sé moi d'écôle
Dan ton chein de gôsié tô le lon dé jor côle...
Ç'ât-i-beà qu'ein paipié po lu ne sô pa li?...
Eplonge! pui san fon, que ran ne péu rampli!...
Et potan, queitefoi, je me di: « Ç'à dômaige!
« Ai fero, s'i velo, de la bé bone ôvraige!... »

SIMON.

Gran marci!

TOMA.

Pa de quei.

SIMON.

Non, vrâman, t'é janti!
Dré qu'on cause aivo toi, l'on é bén évâti;
Tu vou revire çai... Moime quan tu le vante,
Tu mai ton quaimeraide ai lai sauce piquante.

THOMAS.

C'est bien dit!

SIMON, narquois.

Vrai?

THOMAS.

Tu sais répondre à la semonce...
La vergogne, chez toi, ne pèse pas une once.

SIMON, piqué fort.

Tu m'en dégoises long. J'ai donc l'esprit tortu?...

THOMAS, vertement.

La *jugeotte,* chez toi, vaut le cœur... Que veux-tu!
Ton garçon reste ignorant. Pourquoi? Ses mois d'école
Dans ton chien de gosier tout le long des jours coulent...
Est-ce beau qu'un papier par lui ne soit pas lu?
Éponge! puits sans fond, que rien ne peut remplir!
Et pourtant, quelques fois, je me dis: « C'est dommage!
» Il ferait, s'il voulait, du bien bon ouvrage... »

SIMON.

Grand merci!

THOMAS.

Pas de quoi.

SIMON.

Non, vraiment, tu es gentil!
Dès qu'on cause avec toi, l'on est bien averti;
Tu vous retournes ça... Même quand tu le vantes,
Tu mets ton camarade à la sauce piquante.

TOMA, sàn se derôtai.

Tu pran, tô lé maitin, ton devantei de peà ;
Por frime, an traivailleu, san vaiste, san chaîpeà,
Dan tai main lai gouisote ou lai pioche brandie,
Tu sor de lai moison. Pranture é-tu l'anvie
De bé fâre... Mà vouei ! Sitô le dô tônai,
Ai l'oraille, je crai, Cifar vén te cônai...
Et lai grainge s'ôblie, et lé litre s'antâme.
Fau que l'aimor du ju sô chevillai dan l'âme !
S'assetai tô le jor, ai taule, an vrà fégnan,
Epeu vuidai dé pô tan qu'on s'an va cleignan
De l'euille, ç'àt-i pa de lai brâve besôgne ! —
Ein home doi piantai pu d'euvre ai sai quelogne.
On nai por étre utile, et du tam maupadu
Dan le livro d'an-au ein gran conte a téndu,
Si le teneu, por toi, se montre ein brin riâche,
Ton aifâre va mau... J'é bé pô qu'ai se fâche.

SIMON, piquai pu for.

Mâ, Toma...

TOMA, brusqueman.

Coge-te, prôpe ai ran ! Ç'àt onteu
De t'aivoi por aimin... Je n'iron pu tô deu
Si tu ne farme poin ton rôbeignai d'ivrogne.

(Se raidoucissan ein brin.)

I compran bé, padei, qu'ein fieu de lai Bregogne
Ne laisse pa lai soi brûlai son garguillô ;
Mâ, tô lé soir, rantrai tai qu'ein vrâ trebillô,

SIMON, sans se déconcerter.

Tu prends, tous les matins, ton tablier de peau;
Pour frime, en travailleur, sans veste, sans chapeau,
Dans ta main la guisette ou la pioche brandie,
Tu sors de la maison. Peut-être as-tu l'envie
De bien faire... Mais oui! Sitôt le dos tourné,
A l'oreille, je crois, Lucifer vient te corner...
Et la grange s'oublie, et les litres s'entament.
Il faut que l'amour du jus soit chevillé dans l'âme!
S'asseoir tout le jour, à table, en vrai *feignant*,
Et puis vider des pots tant qu'on s'en va clignant
De l'œil, ce n'est-il pas de la belle besogne! —
Un homme doit mettre plus d'œuvre à sa quenouille.
On naît pour être utile, et du temps mal perdu (*mal employé*)
Dans le livre d'en-haut un grand compte est tenu.
Si le teneur, pour toi, se montre un brin rèche,
Ton affaire va mal... J'ai bien peur qu'il ne se fâche.

SIMON, piqué plus fort.

Mais, Thomas...

THOMAS, brusquement.

Tais-toi, propre à rien! C'est honteux
De t'avoir pour ami... Nous n'irons plus tous deux
Si tu ne fermes point ton robinet d'ivrogne.

(Se radoucissant un peu.)

Je comprends bien, pardieu, qu'un enfant de la Bourgogne
Ne laisse pas la soif lui brûler le gosier;
Mais, tous les soirs, rentrer tel qu'un vrai toton,

Quaimeraide Simon, ç'à trô dôblai lai dose.
Boire ein cô, vou beàcô, n'à poin lai moime chôse.
Moi, qui boi mai piquaite, i seù-t-i bé pôtan?
Je taipe ai tor de bra, pa-ta-tai! pa-ta-tan!
Et, pendan qu'ai plâzi mon maillô se dandeigne,
Je sûblote, — ou je panse ai mai bone Glaudeigne,
Qui por nô fai lé gaude, ôrle mon pantailon
(Celu qu'ein jor tu m'é craquai tô de son lon),
Vou bé dan ein vieu dra me tire dé chemise,
Por qu'i sô, le dimainche, ein p'cho crâne et de mise
I songe ai mé petiô, qui von deveni gran...
Et, devan çai, voi-tu, le côraige me pran.
Drê le poitron-jaiquai je m'évaille, et me leùve;
J'aipôte ai lai bûchée eine main tojor neùve;
Ai bringuai, j'é j'aimoi besoin de m'érâtai;
Je voi filai le jor casi san m'an dôtai,
Lai neù teumbe. Je chante. On diro d'eine féte;
J'airpante le tarain et me sauve an mon geite,
An mon ni trô proprai, de lai voù, bé souvan,
Glaudeigne et lé marmô me venon au devan,
Chau d'ambrassai pu vite et son home et leu peire;
J'éleùme le sarman qui brezille an fouleire,
Et, quan tô note monde ai lai taule a choupai.
De mon grôs aupeti j'aitaique le soupai.
On mainge tan qu'on veu; lai miche a ronde et grante.
Ai qui traivaille prou faut que faim se contante.
Treùve-tu pa, l'aimin?

Camarade Simon, c'est trop doubler la dose.
Boire un coup, ou beaucoup, n'est pas la même chose.
Moi, qui bois ma piquette, suis-je bien portant?
Je tape à tours de bras, pa-ta-ta! pa-ta-tan!
Et, pendant qu'à plaisir mon maillet se dandine,
Je sifflote, — ou je pense à ma bonne Claudine,
Qui pour nous fait les gaudes, ourle mon pantalon
(Celui qu'un jour tu m'as *craqué* tout de son long),
Ou bien dans un vieux drap me taille des chemises
Pour que je sois, le dimanche, un peu crâne et de mise;
Je songe à mes petiots, qui vont devenir grands...
Et, devant ça, vois-tu, le courage me prend.
Dès le patron-jacquet je m'éveille et me lève;
J'apporte à la bûchée une main toujours neuve;
Jamais je n'ai besoin de m'arrêter à boire;
Je vois filer le jour *quasi* sans m'en douter.
La nuit tombe. Je chante. On dirait d'une fête;
J'arpente le terrain et me sauve en mon gîte,
En mon nid tout propret, d'où, bien souvent,
Claudine et les marmots me viennent au-devant,
Chauds d'embrasser plus vite et son homme et leur père;
J'allume le sarment qui *braisille* en flambée,
Et quand tout notre monde à la table est appelé,
De mon gros appétit j'attaque le souper.
On mange autant qu'on veut; la miche est ronde et grande...
A qui travaille fort il faut que faim se contente.
Trouves-tu pas, l'ami?

SIMON.

Je treùve ansin que toi:
Maingé, drè qu'on a faim; boire, drè qu'on a soi;
Passai, sulon son goû, de lai ûche ai lai bonde...

TOMA, ein brin gausseù.

Jeuste! I n'â sulon toi, ran de meù dans le monde.

SIMON, frapai, et d'aivo ein fetu de curiôsetai.

Anseûte?

TOMA, repernan son sarieu.

An aitandan qu'on aule se couchai,
Chécun s'évarpe ancor: Piarô s'ât anfôrchai
Por graitai du troquai su le far de lai paule,
Et, dan le van, le grain saute dru queùme grôle;
Jaicô, lu qui peu côdre aivô du fi d'ôsié,
Vé sai meire, qui ri, bôte éne anse au painié;
Lai meire an queique haibi pormeûne son éguille
(Quei dômaige, gran Dei! qu'éle n'oo éne fille!),
Et moi, pandan ce tam, moi qui n'en sai pas grô,
Je débrôille éne paige au mitan d'ein livro,
Paige qui nos épran vou bé qui nous émuze
Et qu'an jazan l'ein l'autre épiglôgue ai sai guze,
An disan tô du cô: « Ç'à cequi, ç'à celai »,
Et se récôdan bé du morcéâ qui li plai;
Epeu, quand je santon du graivei dans nos euille,
I von tô no fôrai dans le blan pôtefeuille.

SIMON, d'ein ar réveu.

Vouei! ç'ai s'épeûle vivre!

SIMON.

Je trouve ainsi que toi :
Manger, dès qu'on a faim; boire, dès qu'on a soif;
Passer, selon son goût, de la huche à la bonde...

THOMAS, un peu narquois.

Juste! Il n'est, selon toi, rien de mieux dans le monde.

SIMON, frappé et avec un brin de curiosité.

Ensuite?

THOMAS, reprenant son sérieux.

En attendant qu'on aille se coucher,
Chacun s'évertue encore : Pierrot s'est enfourché
Pour gratter du maïs sur le fer de la pelle,
Et le grain, dans le van, saute dru comme grêle;
Jacquot, lui qui sait coudre avec du fil d'osier,
Vers sa mère, qui rit, met une anse au panier;
La mère à travers quelque habit promène son aiguille
(Quel dommage, grand Dieu, qu'elle n'ait une fille!)
Et moi, pendant ce temps, moi qui n'en sais pas gros,
Je débrouille une page au milieu d'un livre,
Page qui nous enseigne ou bien qui nous amuse
Et qu'en jasant, l'un l'autre épilogue à sa guise,
En disant tout du coup : « C'est ceci, c'est cela, »
Et se souvenant bien du morceau qui lui plaît;
Et puis, quand nous sentons du gravier dans nos yeux,
Nous allons tous nous fourrer dans le blanc portefeuille.

SIMON, d'un air rêveur.

Oui, ça s'appelle vivre!...

TOMA.

An leu que toi, Simon,
Tu meûne lai vicance, éprochan, d'ein demon:
Tôjor au cabarai! jaimoi dan tai faimille!
Besogne-tu, d'hazar? Pié, main, tô te fremille;
Tu champe lai bétô sarpe, feumei, paisseà
Por, au premei bouchô, t'aibreuvai pei qu'ein seà...
Tai fanne, aivo tô çan, lai croi-tu bén heurouse?
Tu te plain, queitefoi, de lai treûvai pleurouse.
On pôro l'être ai moin...

SIMON.

Té!

TOMA.

Vote prôve airjan,
Tu le fai grignôtai por de chetite jan;
Au lon du jor, sans faim, grô gorman, tu fricote;
Po t'angraissai, tu fai moigri lai bôrsicote...
Quei vilain passetam! Vrà, Simon, songe-z-i,
Ton plâzi de tan boire àt ein tarbe plâzi!

SIMON, pian-pian tôchai

Tigué! Je baillero tô mé foin et més ôrge
Po n'aivoi pu, voizin, si gran feu dan lai gôrge!

TOMA, l'ancôraijan.

Ailon!...

SIMON, rogé.

Foi de licheù!... non, foi de vaigneron!

THOMAS.

Au lieu que toi, Simon,
Tu mènes l'existence, approchant, d'un démon :
Toujours au cabaret! jamais dans ta famille!
Besognes-tu, par hasard? Pieds, mains, tout te fourmille;
Tu jettes là bientôt serpe, fumier, échalas
Pour, au premier bouchon, t'abreuver pis qu'un seau...
Ta femme, avec tout ça, la crois-tu bien heureuse?
Tu te plains quelquefois de la trouver pleureuse.
On pourrait l'être à moins...

SIMON.

Tiens!

THOMAS.

Votre pauvre argent,
Tu le fais grignoter par de mauvaises gens;
Au long du jour, sans faim, grand gourmand, tu fricotes;
Pour t'engraisser, tu fais maigrir la boursicotte...
Quel vilain passe-temps! Vrai, Simon, songes-y,
Ton plaisir de tant boire est un terrible plaisir!

SIMON, peu à peu touché.

Tatigué! Je donnerais tous mes foins et mes orges
Pour n'avoir pas, voisin, si grand feu dans la gorge!

THOMAS, l'encourageant.

Allons!

SIMON, remué.

Foi de buveur!... non, foi de vigneron!

I veu me revirai du meù que je pôron;
I veu laissai moizi le goulô de bôtaille.

TOMA.

Et si le Diâle vén?...

SIMON.

Su l'harbe i le vortaille.

TOMA.

Ç'a di?

SIMON, décidai.

Ç'a di!

TOMA.

Tan meù! Tu me voi bé contan.

SIMON, le regâdan feigneman.

Ein! po chaingeai son home i ne fau pa lontam?

TOMA.

Çai vai bé!... Si çai dure, aimin, heu! quei chandeile
Tu pôré me breûlai!... Toi, jar! éte ein môdeile!...

SIMON.

Quei morvaille!

TOMA.

Jesu, de l'éà nô fi du vin.
C'éto chôse faicille aivo sé doi divin;
Ma de ton vin, Simon, nô fâre de l'eà clâre...

SIMON, rian.

Velai qui passe tô.

Je veux me retourner du mieux que je pourrai;
Je veux laisser moisir le goulot des bouteilles.

THOMAS.

Et si le Diable vient?

SIMON.

Sur l'herbe je le roule.

THOMAS.

C'est dit?

SIMON, décidé.

C'est dit!

THOMAS

Tant mieux! Tu me vois bien content.

SIMON, le regardant finement.

Hein! pour changer son homme il ne faut pas longtemps?

THOMAS.

Ça va bien!... Si ça dure, ami, oh! quelle chandelle
Tu pourras me brûler!... Toi, bah! être un modèle!...

SIMON.

Quelle merveille!...

THOMAS.

Jésus, de l'eau nous fit du vin.
C'était chose facile avec ses doigts divins;
Mais de ton vin, Simon, nous faire de l'eau claire...

SIMON, riant.

Voilà qui passe tout.

TOMA.

Ç'àt eine béle aifâre!...

SIMON, fesan cliaiquai sai langue.

Mill'tounau! que j'ai soi!

TOMA, d'ein ar côrôssai.

Simon, ç'à mau chantai.

SIMON.

Vrâ?...

TOMA, tojor sévâre.

Pandan le chemin qu'é-tu don acoutai,
Por me dire, ai prezan, paireille étôderie?...
Prôchai tô cé locheu, ten! ç'at eine ânerie.

SIMON, fâchai.

Mordei!...

TOMA, bé viveman.

Voizin gâtai, si ton mau te repran,
Freme té deus ôraille et n'acoute pu ran.
Retône au cabarai, dan tai si peute reuche...

SIMON.

Mâ, mâ!...

TOMA, viveman.

San-cœu, vai-z-i! cor-z-i vidai té creuche;
Vai vite retreûvai tes autre chenaipan...
I sauron de té pré te rognai dés airpan.
Tu leu fera lichai té beà noyé, té veigne.

THOMAS.

C'est une belle affaire !...

SIMON, faisant claquer sa langue.

Mille tonneaux ! que j'ai soif !...

THOMAS, d'un air courroucé.

Simon, c'est mal chanter.

SIMON.

Vrai ?...

THOMAS, toujours sévère.

Pendant le chemin qu'as-tu donc écouté,
Pour me dire, à présent, pareille étourderie ?...
Prêcher tous ces licheurs, tiens ! c'est une ânerie.

SIMON, fâché.

Mordieu !

THOMAS, très vivement.

Voisin gâté, si ton mal te reprend,
Ferme tes deux oreilles et n'écoute plus rien.
Retourne au cabaret, dans ta si vilaine ruche...

SIMON.

Mais, mais !...

THOMAS, vivement.

Sans cœur, vas-y ; cours-y vider tes cruches ;
Va vite retrouver tes autres chenapans...
Ils sauront de tes prés te rogner des arpents.
Tu leur feras *licher* tes beaux noyers, tes vignes.

SIMON.

Mâ !...

TOMA.

Vrâ ! voizin Simon, ç'ât eine mairche indeigne.
Pré de Simone, au soir, i t'espero rantrai.

SIMON.

Mâ !...

TOMA.

Vai boire !... An passan, moi je lai prevénré.

SIMON, pernan lai main de Toma.

Toma, je m'é trompai... Tu m'é tôchai... Pâdone !
Je rantre, et va maingé lai soupe aivo Simone.
Ça que tu m'é contai, je l'é ben antandu,
Et je te montreré qu'i n'aŋ é ran padu.

TOMA, heurou.

Tu veu me le montrai ?

SIMON.

Bé seur.

TOMA.

Dan ce câ, mainge ;
Peu vené, tô lé deu, nô rejoinde ai lai grainge.
Aivo dé bon aimin je nô-z-i treùveron.

SIMON.

Mais !...

THOMAS.

Vrai ! voisin Simon, c'est une marche indigne.
Près de Simonne, au soir, je t'espérais rentré.

SIMON.

Mais !...

THOMAS.

Va boire !... En passant, moi, je la préviendrai.

SIMON, prenant la main de Thomas.

Thomas, je me suis trompé. Tu m'as touché... Pardonne !
Je rentre, et vas manger la soupe avec Simonne.
Ce que tu m'as conté, je l'ai bien entendu,
Et je te montrerai que je n'en ai rien perdu.

THOMAS, heureux.

Tu veux me le montrer ?

SIMON.

Bien sûr.

THOMAS.

Dans ce cas, mange ;
Puis, venez, tous les deux, nous rejoindre à la grange.
Avec de bons amis nous nous y trouverons.

SIMON, régaudi.

Marci, voizin Toma! tô lé deu j'y venron.
I ne veu poin manquai tai si bone invitance

TOMA.

Tu voirai qu'antre nô le cœur é sai pitance.

SIMON.

I ne lai cognai mie, et j'an vôro gôtai.

TOMA.

Ç'à bon.

SIMON.

Por veni vite, i m'an vai te quitai.

TOMA, li sàran lai main.

Ai bétô!

(Ai quite Simon.)

SIMON, tâchan d'ailai vite, et songeù.

Por cori, je ne seù guâre eingambe...
Et lu...

(Regaidan du côtai de Toma.)

Rantre, du moin, bé d'aiplom su sé jambe!...

(Se pâlan ai lu-moime.)

Ai t'é bé sarmonai...

(Samblan prarre éne idée bén érâtée.)

Côraige, aimin Simon!
Fâ-li voi que tu sai porfitai d'ein sarmon.

SIMON, joyeux.

Merci, voisin Thomas! Tous les deux nous y viendrons.
Je ne veux point manquer à ta si bonne *invitance.*

THOMAS.

Tu verras qu'entre nous le cœur a sa pitance.

SIMON.

Je ne la connais pas... et j'en voudrais goûter.

THOMAS.

C'est bon.

SIMON.

Pour venir vite, je m'en vais te quitter.

THOMAS, lui serrant la main.

A bientôt.

(Il quitte Simon.)

SIMON, essayant d'aller vite, et pensif.

Pour courir, je ne suis guère ingambe...
Et lui...

(Regardant du côté de Thomas.)

Rentre, du moins, bien d'aplomb sur ses jambes!...

(Il se parle à lui-même.)

Il t'a bien sermonné...

(Semblant prendre une résolution très arrêtée.)

Courage, ami Simon!
Fais-lui voir que tu sais profiter d'un sermon.

III

Le buveû, de pairôle, aimenissi sai fanne. —
Depeû lor, ce n'â pu le bouchô qui le dâne.
Tan qu'i fau, i traivaille aî sai veigne, ma foi!
Et, loin dė leûchevin, ne boi pu qu'ai sai soi.



III

Le buveur, de parole, amena sa femme. —
Depuis lors, ce n'est plus le bouchon qui le damne :
Tant qu'il faut, il travaille à sa vigne, ma foi !
Et, loin des lèche-vin, ne boit plus qu'à sa soif.



(Voir *au dos*. — Tout le long du volume, les petits commentaires seront placés *ainsi*.)

L'importance que j'attache au fond de ce Dialogue *m'en a fait soigner la forme. On pouvait, on devait même s'y attendre du traducteur de Gui-Barôzai.*

Mon patois a pour point de départ la belle langue bourguignonne d'Aimé Piron et surtout celle de La Monnoye, et j'ai fait des efforts pour ne pas les détériorer.

Seulement, comme la scène se passe de notre temps, il m'a fallu mettre dans la bouche des interlocuteurs plusieurs expressions contemporaines que l'on ne trouve pas dans le vocabulaire de nos classiques patoisants. — De plus, mes deux Vignerons causent dans Saône-et-Loire, et non dans la Côte-d'Or.

Cela suffit pour montrer qu'en me tenant trop rigoureusement au lexique des Noëls, *j'aurais fait un contre-sens. — Je crois, en outre, que la souplesse du dialogue n'y aura pas perdu.*

De la traduction je n'ai rien à dire. Elle est tout bonnement littérale *et* ligne pour vers.

Cette note terminait la première édition de la pièce. Nous croyons utile de la reproduire. Elle parle pour le Dialogue *et pour le reste du volume.*

Nous y joignons la notule suivante, prise d'un Catalogue :

« Ce Dialogue est une des plus récentes productions du pittoresque patois de la Bourgogne. L'auteur l'a magistralement manié, et cela n'étonnera pas du traducteur des « Noëls bourguignons ». Ses deux personnages sont pris sur le vif. L'un est travailleur et rangé ; l'autre un peu pilier de cabaret. Thomas sermonne Simon, et le sermonne si bien que Simon est touché et se range. Le vers est facile et naturel, et dans cette fine pièce le poète a fait du même coup œuvre de linguiste et de moraliste. »

TROIS DÉDICACES

Les trois pièces suivantes se trouvent en tête de la seconde édition (1858) de notre traduction des NOEI BORGUIGNON.

a) La première de ces pièces est notre petit bout de préface de traducteur[1] ;

b) La deuxième est une sympathique apostrophe au malin noëliste traduit ;

c) La troisième est une sorte d'épître adressée à l'éminent compatriote qui, au moment où paraissait notre volume, venait d'écrire, dans sa Revue *un bien remarquable article sur les* NOELS *de La Monnoye.*

1. Figure déjà dans notre première édition (1842).

AI TO MÉ
BON AIMIN BORGUIGNON

Cé beà Noei, mé bon aimin,
Vo le saivé, sont ène chôse
Si sutie et feigne, qu'on n'ôse
Vrâman dessu bôtre lai main.
Plén de mâtrosse gausserie
Et de dôce malignetai,
Du vingnaigre dan du mier : tei
Vo lé trôvé tô, je pairie...
Vouei, çàt éne vrà chaïterie.

Si an jantais, dan mon livró,
Ce fein borguignon i revire,
Çarte, ce n'à poin po meù dire;
Aussi bé palai i voró.
Lai preùneile vo mainqueró,
Vo lirein Gui, le bon-aipôtre,
Aussi bé que vo paitenôtre...
Son espri vos éclareró;
Ma ç'at un fru qui por bé d'autre
N'à poin si faicille ai crôquai.
Le patoi, ç'àt éne côquille;
Por que le fru s'an dézhaibille,
Çai mon jantais vén le côquai.

LE TRADUTEU.

A TOUS MES
BONS AMIS BOURGUIGNONS

Ces beaux Noëls, mes bons amis,
Vous le savez, sont une chose
Si subtile et fine, qu'on n'ose
Vraiment dessus mettre la main.
Pleins de maîtresse gausserie
Et de douce malignité,
Du vinaigre dans le miel : tels
Vous les trouvez tous, je parie...
Oui, c'est une vraie friandise.

Si en bon français, dans mon livre,
Ce fin bourguignon je traduis,
Certes, ce n'est pas pour mieux dire ;
Aussi bien parler je voudrais.
La prunelle vous manquerait,
Vous liriez Gui, le bon apôtre,
Aussi bien que vos patenôtres...
Son esprit vous éclairerait !
Mais c'est un fruit qui pour bien d'autres
N'est point si facile à croquer.
Le patois, c'est une coquille ;
Pour que le fruit s'en déshabille,
Çà, mon français vient le briser.

Le Traducteur.

NOËI ! NOËI !

Ai lai sôvenance de Gui-Barôzai

« Cairillon! cairillon! Lai clôche ât an riôle!
» Rossignon! Rossignon! Ç'à le cô de méneû!
» Le beà petiô Pôpon nai dedan son Etaule...
» Vite autor de lai greube, et drû tôte lai neû!

» Aipôte mai griâde et mon vin blan qui côle;
» É maron frigolai dizon ein mô vou deu.
» Cheulon, maingeon, chanton!... Du benoi Cier dévaule
» Le Sauveur ai tretô po no rarre tô neu! »

Velai ce qu'on antan quan vén lai Grante-Féte;
Et lé malin *Noëi* se crion ai tu-tête,
Et lai Bregogne à fière ai té chan si suti.

Mointenan, prôve Gui, t'é bén aivan sô tarre.
Si tô lés an, au moin, tu peuvó nos antarre!...
Si lai gôte aimicable alló te divati!...

EIN BORJON DU MOÎTRE.

NOËL ! NOËL !

A la mémoire de Gui-Barôzai

« Carillon! carillon! La cloche est en joie!
» Rossignon! rossignon! c'est le coup de minuit!
» Le beau petit Poupon naît dans son Étable...
» Vite autour de la souche, et drus toute la nuit!

» Apporte ma grillade et mon vin blanc qui coule;
» Aux marrons rôtis disons un mot ou deux.
» Buvons, mangeons, chantons!... Du bienveillant Ciel [descend
» Le Sauveur à tous pour nous rendre tout neufs! »

Voilà ce qu'on entend quand vient la Grande-Fête;
Et tes malins *Noëls* se crient à tue-tête,
Et la Bourgogne est fière à tes chants si subtils.

Maintenant, pauvre Gui, tu es bien profond sous terre.
Si tous les ans, au moins, tu pouvais nous entendre!...
Si la goutte amicale allait te divertir!...

UN BOURGEON DU MAÎTRE.

Ai Monsieu Loüi VIÂDÔ

Qui aivô dit, d'aivô sai pleùme, de bé brave chose su Gui-Barôzaï

Padei ! mon beà gaiçon, i seù vràman bén aise
Que note fein chanteù, note Gui-Barôzai,
Dan sé suti *Noeï* tan et si for te plaize
Qu'ai le virai po no tu te soo émuzai !

Padei ! j'an seù contan ! J'en saute et j'en gambaide !
Vrà, je seù dan le cà d'éclaitai mé saibô !
I treùve don antin ein frian caimairaide,
Ein lizeù come moi qui le li tô d'ein cô !

Ma fi ! Si tu parmai, queiqu'i soo ein bonhome,
Ein beà jor, tô de moime, ai l'hasar d'étre coi,
I prarai mon bôton, et peù j'iré voi come
I me régaudiré su son conte aivô toi.

Ç'ât ein finau, stu-lai ; sou son bon ar tô béte
Ai vos an di, fau voi ! Ç'à le Diale anmiérai.
Ç'à dru, çà sanne dou... Le cuchô de sai téte
At ein bôno d'espri que nun ne coiferai.

I me récode ancor le tan voù mai neùrice
(Mai meire), no chanto cé Canticle meichan,
L'hyvar, quan lai fouleire éguzo lai maglice,
Et que chécun rió tôt ai traivar son chan.

A Monsieur Louis VIARDOT

Qui avait dit, avec sa plume, de bien jolies choses sur Gui-Barôzai

Pardieu! mon beau garçon, je suis vraiment bien aise
Que notre fin chanteur, notre Guy-Barôzai,
Dans ses subtils *Noëls* tant et si fort te plaise
Qu'à le traduire pour nous tu te sois amusé!

Pardieu! j'en suis content! J'en saute et j'en gambade!
Vrai, je suis dans le cas d'éclater mes sabots!
Je trouve donc enfin un friand camarade,
Un lecteur comme moi qui le lit d'un coup!

Ma foi! si tu permets, quoique je sois un bonhomme,
Un beau jour, tout de même, au risque d'être coi,
Je prendrai mon bâton, et puis j'irai voir comme
Je me réjouirai sur son compte avec toi.

C'est un finaud, celui-là; sous son bon air tout bête
Il vous en dit, faut voir! C'est le Diable emmiellé.
C'est dru, ça semble doux... Le sommet de sa tête
Est un bonnet d'esprit que nul ne coiffera.

Je me rappelle encore le temps où ma nourrice
(Ma mère) nous chantait ces Cantiques méchants,
L'hiver, quand la flambée aiguisait la malice,
Et que chacun riait tout à travers son chant.

Qu'el ât aimé, mon Dei! ce Gui qu'on braime ancore!
Tu le sai, toi qu'anfan lai Bregogne é breussé,
Di-tu. Su mai pairole, an sai vile on l'aidore...
Fau, po n'an fare autan, le poin comprarre aissé.

No deu, qui l'on compri, je son dan lés haibille.
— Du Diale si jaimoi j'airó pansai qu'ein jor,
Mon prôve Barôzai, ton piquan évaingille
Por ein gran moître-és-ar seró prônai si for! —

Ma, peùque ç'à sequi, je t'anvie eln voleùme
Voù moi, ton sarviteù, l'é virai tôt antei :
Anpor i vorrô bén aivoi ce que tai pieùme
Su son mairite, ai lu, nos é si bé contai.

I vorró bén ancor, — ç'à bé beàcô, san dôte, —
Qu'an cé paipié saivan qu'ai troi vos écrivé[1],
Tu laississe, char fi, po moi cheùdre eine gôte
De l'ancre qui te sar é mô lé meù treuvé.

Tu no baibille çai de faiçon si jantite...
Tén! je n'ôze, ma fi, t'an grifonai pu lon.
Sù don! Saute, Bregogne! Et toi, char fi, di vite;
Ce n'a ran qu'ein beà di de toi que je velon.

EIN BORGUIGNON BÉ PEU SALAI.

Pairi, 1842.

1. La *Revue indépendante.*

Qu'il est aimé, mon Dieu! ce Gui qu'on acclame encore!
Tu le sais, toi qu'enfant la Bourgogne a bercé,
Dis-tu. Sur ma parole, en sa ville on l'adore...
Il faut, pour n'en faire autant, ne le point comprendre
[assez.

Nous deux, qui l'avons compris, nous sommes dans les
[habiles.
— Du Diable si jamais j'aurais pensé qu'un jour,
Mon pauvre Barôzai, ton piquant évangile
Par un grand maître-ès-arts serait prôné si fort! —

Mais, puisque c'est cela, je t'envoie un volume
Où moi, ton serviteur, l'ai traduit tout entier :
En échange je voudrais bien avoir ce que ta plume
Sur son mérite, à lui, nous a si bien conté.

Je voudrais bien encore, — c'est bien beaucoup, sans
[doute. —
Qu'en ces papiers savants qu'à trois vous écrivez,
Tu laissasses, cher fils, pour moi choir une goutte
De l'encre qui te sert aux mots les mieux trouvés.

Tu nous babilles cela de façon si gentille...
Tiens! je n'ose, ma foi, t'en griffonner plus long.
Sus donc! Saute, Bourgogne! Et toi, cher fils, dis vite;
Ce n'est rien qu'un beau dit de toi que nous voulons.

Un Bourguignon bien peu salé.

Paris, 1842.

Nous développons ici quelques-unes des lignes qui précèdent les « Trois Dédicaces ».

Au moment même de la mise en vente de notre volume, M. L. Viardot publiait, dans la Revue indépendante, *une Étude d'une haute portée sur les Noëls Bourguignons de La Monnoye.*

Intéressé dans la question, nous prîmes lecture de cette étude, et d'un jet nous adressâmes l'épître qui précède à l'écrivain compétent, qui s'empressa de donner dans sa Revue *un compte rendu de notre traduction. — Il voulut bien la signaler de nouveau dans l'*Illustration.

D'un Catalogue, qui parfois s'occupe de nous, nous extrayons cette note :

« Deux éditions successives de ce livre (1842 et 1858) sont épuisées. Ce travail fait autorité; on ne songera plus à le recommencer. On a dit beaucoup sur l'esprit et la finesse de ces Noëls; mais le malin Gui-Barôzai (autrement B. de La Monnoye) n'était pourtant guère compris que des Bourguignons. Quand parut la première édition de la traduction de M. Fertiault, Sainte-Beuve fut enchanté de pouvoir s'assimiler ce patois, et vite s'en servit pour son article : « De l'esprit de malice au bon vieux temps, » article où le traducteur est signalé et cité avec éloges. »

DEUX NOËLS ANONYMES

*Les deux Noëls qui suivent ont été donnés dans l'*AJUTORION *des* NOELS BOURGUIGNONS. *Nous les y avons glissés anonymement. Ils n'ont fait venir aucun doute à l'esprit des dénicheurs de notre littérature locale. Au contraire : un des plus fervents est venu, curieusement intrigué, nous demander* où *nous les avions trouvés... Nous avons fini par lui avouer naïvement l'innocente espièglerie. Il nous a félicité.*

NOËI NOVEA

SU L'AR : *De Joconde*

TOMA

— Hé bé! di don, mon Gro-Janò,
É-tu torjó si béte
De craire que Jésu po no
N'é point cligné la téte?
Tu n'é don poin ein brin de foi ?
Mon Gro-Janò, pran gade!
I ne repondrò pa de toi :
Le Diale te regade.

GRO-JANO

— I n'é jaimoi comprain celaï.
Ein Dei meuri su tarre!
Du Cier fau qu'ai sò dévaulai...
Peu-tu bé le comprarre?

TOMA

— I le compran du premei cô ;
Ce n'á poin déficille :
Ne le voyein-je pa tretô
Ècri dan l'Evaingille?

NOËL NOUVEAU

SUR L'AIR : *De Joconde*

THOMAS

— Hé bien! dis donc, mon Gros-Jeannot,
Es-tu toujours si bête
De croire que Jésus pour nous
N'ait point penché la tête?
Tu n'as donc point un brin de foi?
Mon Gros-Jeannot, prends garde!
Je ne répondrais pas de toi :
Le Diable te regarde.

GROS-JEANNOT

— Je n'ai jamais compris cela :
Un Dieu mourir sur terre!
Du Ciel faut qu'il soit descendu...
Peux-tu bien le comprendre?

THOMAS

— Je le comprends du premier coup :
Ce n'est point difficile :
Ne le voyons-nous pas tous
Écrit dans l'Évangile?

GRO-JANO

— C'ât ein paipié blan mâcherai
Qui di celai, sans dôte;
Ma jaimoi l'eûille ne lirai
Voù l'espri ne voi gôte.
Vrâ! i faurò qu'ai feusse fô,
Qu'ai no cogneusse garre,
Por que Jésu veigne po no
Borgé son san su tarre.

TOMA

— Ma, bé vrâman! ç'á lai raïon
Qui fai belle l'histoire :
Dei, po no, quittai sai maïon!
N'á-ce poin méritoire?
N'á-ce poin faire meù que no,
Cœu dur voù tô se jaule?
Ai no prôche an meuran... Janò,
Quei bon moitre d'écôle!

GRO-JANO

— Ç'á celai qui, tô jeusteman,
Ran mai téte ébouïe :
I croi le bon Dei trô savan
Po teile étôderie.
De no, brigan, grelu, pandar,
Tô daigne de lai code,

GROS-JEANNOT

— C'est un papier blanc mâchuré
Qui dit cela, sans doute;
Mais jamais l'œil ne lira
Où l'esprit ne voit goutte.
Vrai! il faudrait qu'il fût fou,
Qu'il ne nous connût guère,
Pour que Jésus vînt pour nous
Verser son sang sur terre.

THOMAS

— Mais, bien vraiment! c'est la raison
Qui fait belle l'histoire :
Dieu, pour nous, quitter sa maison!
N'est-ce point méritoire?
N'est-ce point faire mieux que nous,
Cœurs durs où tout se gèle?
Il nous prêche en mourant... Jeannot,
Quel bon maître d'école!

GROS-JEANNOT

— C'est cela qui, tout justement,
Rend ma tête ébahie:
Je crois le bon Dieu trop savant
Pour telle étourderie.
De nous, brigands, misérables, pendards,
Tous dignes de la corde,

Lu parre le vizaige et l'ar?...
  Gran Dei! misaricode!

TOMA

— Et ç'á potan ce qu'el ai fai;
  T'é beá charchai maglice.

GRO-JANO

Qu'aurò-t-i gaigné ai celai?
  N'aivon-je pu de vice?
Glaudò s'an vai cori lai neù;
  Jeróme bai sa fanne...

TOMA

— Ma, no?

GRO-JANO

— Lu, antei po no deu?...
  C'á beácô, ce me sanne.

TOMA

— Quant i di po no deu, Janò,
  Ç'á faiçon de laingaige?
Ç'á po no, et peù pa po no,
  Po lé saige et maussaige.
Son san fi po le genre-humén
  Éne imanse buie.

Lui prendre le visage et l'air?...
Grand Dieu! miséricorde!

THOMAS

— Et c'est pourtant ce qu'il a fait;
Tu as beau chercher malice.

GROS-JEANNOT

— Qu'aurait-il gagné à cela?
N'avons-nous plus de vices?
Claude s'en va courir la nuit;
Jérôme bat sa femme...

THOMAS

— Mais nous?

GROS-JEANNOT

— Lui, entier pour nous deux?..
C'est beaucoup, ce me semble.

THOMAS

— Quand je dis pour nous deux, Jeannot,
C'est façon de langage;
C'est pour nous, et puis pas pour nous,
Pour les sages et mal-sages.
Son sang fit pour le genre humain
Une immense lessive.

GRO-JANO

— An ai-t-i bé laivé... no main ?
Lai chôse á prou sutie!

TOMA

— Acoute, Janò, t'é bringué..
Le Diale ai tai corée.

GRO-JANO

— Fau don qu'an mai téte, ai ton gre,
Lai chôse sò forée?
Bé! ma tu convinra, gaiçon,
Et ç'á ce qui me dáne,
Que Jésu padi son saivon
Ai récuré sés áne.



GROS-JEANNOT

— En a-t-il bien lavé... nos mains ?
La chose est assez subtile !

THOMAS

— Écoute, Jeannot, tu as bu ;
Le Diable a ta *corée*.

GROS-JEANNOT

— Il faut qu'en ma tête, à ton gré,
La chose soit fourrée ?
Bien ! Mais tu conviendras, garçon,
Et c'est ce qui me damne,
Que Jésus perdit son savon
A écurer ses ânes.



NOËI NOVEA

SU L'AR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Quei! fillôte, ancor breussée
  Quan le jor ai lu?
Vos éte bén aivancée!
  Vo n'aivé ran vu!
Vo n'aivé ran vu, fillôte,
  Vo n'aivé ran vu!

Peu-t-on bén ansin, Jaicôte,
  Et toi, Madelon,
Restai, quan le sôlô trôte,
  Couché tou du lon?
Couché tou du lon, fillôte,
  Couché tou du lon?

Tandi que no et nos home,
  Au cou de ménеù,
J'aivon tô étai voi come
  No veignai ein Dieu,
No veignai ein Dieu, fillôte,
  No veignai ein Dieu.

Vouei, ein Dieu qu'on nos anvie
  Del hau fiermaman,
Po poyé l'étôderie

NOËL NOUVEAU

SUR L'AIR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Quoi ! fillettes, encore bercées
Quand le jour a lui ?
Vous êtes bien avancées !
Vous n'avez rien vu !
Vous n'avez rien vu, fillettes,
Vous n'avez rien vu !

Peut-on bien ainsi, Jacquotte,
Et toi, Madelon,
Rester, quand le soleil trotte,
Couchées tout du long ?
Couchées tout du long, fillettes,
Couchées tout du long ?

Tandis que nous et nos hommes,
Au coup de minuit,
Nous avons tous été voir comme
Nous venait un Dieu,
Nous venait un Dieu, fillettes,
Nous venait un Dieu.

Oui, un Dieu qu'on nous envoie
Du haut firmament,
Pour payer l'étourderie

De lai gran-mamman,
De lai gran-mamman, fillôte,
De lai gran-mamman.

D'aibor éne étoile étrainge
Reluzi dans l'ar,
Et peu j'oüire lés Ainge
Fezan un conçar,
Fezan un conçar, fillôte,
Fezan un conçar.

Aidon : « Fanne, di Guillaume,
Sù! ai bá du lei!
Sou ein autre étoi de chaume
Fau nos an alé,
Fau nos an alé, fillôte,
Fau nos an alé. »

Et peu, choupan au passeige
Tô no bon aimin,
J'aivon d'ein bé gran côraige
Pri note chemin,
Pri note chemin, fillôte,
Pri note chemin.

An ran de tam j'airivire
Dan ein vrá taudi,
Taudi que lés Ainge dire
Note Pairaidi,

De la grand'maman (*Ève*),
De la grand'maman, fillettes,
De la grand'maman.

D'abord une étoile étrange
Reluit dans l'air,
Et puis nous entendîmes les Anges
Faisant un concert,
Faisant un concert, fillettes,
Faisant un concert.

Alors : « Femme, dit Guillaume,
Sus! à bas du lit!
Sous un autre toit de chaume
Faut nous en aller,
Faut nous en aller, fillettes,
Faut nous en aller. »

Et puis, appelant au passage
Tous nos bons amis,
Nous avons d'un bien grand courage
Pris notre chemin,
Pris notre chemin, fillettes,
Pris notre chemin.

En rien de temps nous arrivâmes
Dans un vrai taudis,
Taudis que les Anges dirent
Notre Paradis,

Note Pairaidi, fillôte,
  Note Pairaidi.

Lai, je treuvire éne mére,
  Qui tan belle étò,
Qu'on airò di lai prémeire
  De quéque cheitau (*cheitea*)
De quéque cheitau, fillôte,
  De quéque cheitau.

Je di çai por sai feigure;
  Car po sés haibi,
Lás! ai laissein lai froidure
  Bé dru l'angôdi!
Bé dru l'angôdi, fillôte,
  Bé dru l'angôdi!

Po darrei, su lai leiteire,
  Un bé genti vieu
Se tenò, qui n'airò gueire
  Pu l'échaufai meù,
Pu l'échaufai meù, fillôte,
  Pu l'échaufai meù.

J'on bén ancor vu lés cône
  D'un beu grivaulai,
Et peu lés ôraille jaune
  D'ein roussin paulai,
D'ein roussin paulai, fillôte,
  D'ein roussin paulai.

Notre Paradis, fillettes,
  Notre Paradis.

Là, nous trouvâmes une mère,
  Qui tant belle était,
Qu'on aurait dit la première
  De quelque château,
De quelque château, fillettes,
  De quelque château.

Je dis ça pour sa figure;
  Car pour ses habits,
Las! ils laissaient la froidure
  Bien dru l'engourdir!
Bien dru l'engourdir, fillettes,
  Bien dru l'engourdir!

Par derrière, sur la litière,
  Un bien gentil vieux
Se tenait, qui n'aurait guère
  Pu l'échauffer mieux,
Pu l'échauffer mieux, fillettes,
  Pu l'échauffer mieux.

Nous avons bien encore vu les cornes
  D'un bœuf taché de gris,
Et puis les oreilles jaunes
  D'un roussin pelé,
D'un roussin pelé, fillettes,
  D'un roussin pelé.

Ma, mė fillôte, ai vo caiche
Tô le suparflu :
Bôton nos eûille ai lai creiche ;
Fau palai de lu,
Fau palai de lu, fillôte,
Fau palai de lu.

Le veci dessu sai paille,
Tei qu'el á venu :
Ç'á qu'el á, vaille que vaille,
Assai beá tô nu,
Assai beá tô nu fillôte,
Assai beá tô nu.

Ne voi-t-on pa ai sai meigne
Qu'el á tô divin ?
Tô prė qu'ein autre anfan veigne...
Ç'á l'eá et le vin,
Ç'á l'eá et le vin, fillôte,
Ç'á l'eá et le vin.

Que vos ein padu, maussaige,
De n'y poin véni !
Vos airein vu son corsaige
Et son fron beni,
Et son fron beni, fillôte,
Et son fron beni.

Et de sai boucôte sainte
Ai vos u criai

Mais, mes fillettes, je vous cache
  Tout le superflu :
Jetons nos yeux sur la crèche ;
  Faut parler de lui,
Faut parler de lui, fillettes,
  Faut parler de lui.

Le voilà sur sa paille,
  Tel qu'il est venu :
C'est qu'il est, vaille que vaille,
  Assez beau tout nu,
Assez beau tout nu, fillettes,
  Assez beau tout nu.

Ne voit-on pas à sa mine
  Qu'il est tout divin ?
Tout près qu'un autre enfant vienne...
  C'est l'eau et le vin,
C'est l'eau et le vin, fillettes,
  C'est l'eau et le vin.

Que vous avez perdu, mal-sages,
  De n'y point venir !
Vous auriez vu son corsage
  Et son front béni,
Et son front béni, fillettes,
  Et son front béni.

Et de sa *bouchette* sainte
  Il vous eût crié

Quéque béreigne complainte
  Po vo naitoyai
Po vo naitoyai, fillôte,
  Po vo naitoyai.

Tandi que de vo couchôte
  Restan dan lé dra,
Vo demeurai dan lai crôte.,.
  Çai vos éprarra!
Çai vos éprarra, fillôte,
  Çai vos éprarra!



Quelque bénigne complainte
  Pour vous nettoyer,
Pour vous nettoyer, fillettes,
  Pour vous nettoyer.

Tandis que de vos couchettes
  Restant dans les draps,
Vous demeurez dans la crotte...
  Ça vous apprendra !
Ça vous apprendra, fillettes,
  Ça vous apprendra !



Ces deux Noëls, de nuances différentes, ne sont pas tout ce que nous avons essayé en ce genre, qui prête aux tons les plus divers. Non loin on verra un troisième essai, dont la note est encore autre. Ce qui entre de variété dans ces couplets, simples ou malins et brodant imperturbablement le même thème, est incroyable; quiconque a feuilleté les nombreux recueils spéciaux en est convaincu. Le Noël est un cadre où s'est d'abord épanouie la dévotion, parfois sincère, toujours naïve et pittoresque, mais où la raillerie, la satire, la politique, et même le scepticisme n'ont pas tardé à se glisser.

Nous n'avons point parcouru cette dernière gamme, nous complaisant aux franches et naturelles données des origines.





UNE AFFICHE

Pour annoncer notre seconde édition (1858), l'éditeur des Noëls *eut la piquante idée de se teinter un peu de couleur locale. Il imagina un appel aux compatriotes de Gui-Barôzai, et, logiquement inspiré, voulut le faire dans le dialecte du pays. Pour cela, il vint à nous, bien entendu, et nous demanda le petit boniment. Nous nous empressâmes de le satisfaire.*

Voici la page qu'il afficha :

(Nous reproduisons cette Affiche sans y rien ajouter. L'auteur du volume est actuellement : Membre correspondant de l'Académie de Dijon ; Membre correspondant de l'Académie de Bordeaux ; Membre associé de l'Académie de Mâcon.)





AU TRADUCTEUR DE LA MONNOYE

La lettre qu'on va lire, datée du 1er septembre 1859, ne nous est parvenue que le 3 avril 1861. Quelle odyssée a-t-elle pu accomplir dans les bureaux de la poste... ou ailleurs?

Enfin, nous l'avons eue!

Elle nous est adressée par notre ancien professeur de dessin, et ce n'a pas été un mince plaisir pour nous de recevoir cette preuve d'affectueux souvenir. Ce nous est une douce joie de la reproduire ici, en plein langage bourguignon.

Nous avons répondu à la flatteuse missive; mais dix-neuf mois après! Qu'a dû penser le bon Monsieur Couturier? Nous ne savons si notre réponse l'a trouvé. Elle n'était pas en patois.



Chailon-su-Sône, le premei jor de sétembe, l'an de graice 1859.

AI MONSIEU FERTIAULT,

Monsieu m'n aimin,

I me parmet de vo baillai anco' ce nom, come ein moître qui gade le sôveni d'ein bon ôvrei, ansin que tô l'aimor qu'él évoo po lu. Vo sovené-vo? Ç'â moi qui vo montroo ai épelai; i guido vote main dan l'art de palai ès euille, tandi que, d'autre coutai, vos éprenein lé langaige qui s'édressan és oraille.

Non contan de lé saivoi palai fuamman maseù treto d'aivô lai loquance lai pu sutie, vos é velu ancor éparre le Barôzai. Ç'â cetu-lai qui n'étoo pa greigne; jaimoi lai varge d'ein réjan ne le fori dans lé téte.

I vo diré que : l'autre dé jor, i fu bén aise de voi vote nom; i le trovi dessu lai côvâture d'ein livre qui fi jaidi lé déglice de mon peire et de tote sai meignie. I lizi don lai traiduction que vo fire dé *Noeï Borguignon*.

Hailà! que lé tam son chaingé! L'auteu, ce prôve La Monnoye, l'honeu, lai gloire de lai Bregogne, n'a pu comprin; sai mémoire a mote; on ne chante pu, on ne li pu sé canticle; vou bé, si d'auquein lé lizan, ç'â po se

Chalon-sur-Saône, le premier jour de septembre, l'an de grâce 1859.

A Monsieur Fertiault,

Monsieur mon ami,

Je me permets de vous donner encore ce nom, comme un maître qui garde le souvenir d'un bon ouvrier, ainsi que tout l'amour qu'il avait pour lui. Vous souvenez-vous? C'est moi qui vous montrais à épeler; je guidais votre main dans l'art de parler aux yeux, tandis que, d'autre côté, vous appreniez les langages qui s'adressent aux oreilles.

Non content de les savoir parler couramment désormais tous avec l'éloquence la plus subtile, vous avez voulu encore apprendre le Barôzai. C'est celui-là qui n'était pas triste; jamais la verge d'un régent ne le fourra dans les têtes.

Je vous dirai que : l'autre des jours, je fus bien aise de voir votre nom; je le trouvai sur la couverture d'un livre qui fit jadis les délices de mon père et de toute sa famille. Je lus donc la traduction que vous fîtes des *Noëls Bourguignons.*

Hélas! que les temps sont changés! L'auteur, ce pauvre La Monnoye, l'honneur, la gloire de la Bourgogne, n'est

moquai du poûaite, po li champai lai piarre, ou lusané sés euvre queman dé fairibôle.

Lamartine a bén et-tô d'aivi que lé faule de La Fontaine son dé baibiôle enfantaigne san poûaisie. — Quei pidié!

Pussein-vo, Monsieu, graice ai vote ovraige, ressuscitai ché no le soveni du gran La Monnoye! Mâ je dôte et i crain bé qu'on ne saiche pa meù voi au travar du patoi tote la beatai qu'él ai caiché dezô : le sei, lé fignaisse, lés imaige si joliôte et si grante queiquefoi. É badinė, é fai rire, él émuse, et peu, tô por ein cô é vô toche; é toche meù qu'aivô dé sarmon qu'on n'acouteroo pa. Lai morvaille a qu'ai l'aide de ce « jargon burlesque » (so-t-i di) le poûaite s'éleuve jusqu'ai seublime.

Si le fru que vo no baillai tô coquai n'échaiti pa lé jan du jor, tampi po lo gueule! Po moi, i le croqueroo torjo et torjo d'aivô ein novea plaizi.

Çarte, vote ôvraige airé randu gran sarvice ai personne qui n'airein ran comprin san lai pone que vo prinre; vo lo maichire lai besogne, vo lo traiduzire mô po mô, le jantais tô cru ai lai plaice du patoi. Ç'â bé comode; é peuvein aujôdeù lire le livrô qu'él airein aibandonnai san vo. É devrein don vos étre bén obligé...............

....

Vo viré! *Ribon Ribaine* po *Ribon Ribaine*. Come ce n'a pa retonai an françoi, on cueudroo voi ein non san. Ai n'a ran de si clar en botan lé mô prôpe : *Malgré ma faiblesse*. Veci queman i vireroo le canticle:............

....

plus compris ; sa mémoire est morte ; on ne chante plus, on ne lit plus ses cantiques ; ou bien, si d'aucuns les lisent, c'est pour se moquer du poète, pour lui jeter la pierre, ou regarder ses œuvres comme des fariboles.

Lamartine est bien aussi d'avis que les fables de La Fontaine sont des babioles enfantines sans poésie. — Quelle pitié !

Puissiez-vous, Monsieur, grâce à votre ouvrage, ressusciter chez nous le souvenir du grand La Monnoye! Mais je doute et je crains qu'on ne sache pas mieux voir au travers du patois toute la beauté qu'il a cachée dessous : le sel, les finesses, les images si jolies et si grandes quelquefois. Il badine, il fait rire, il amuse, et puis, tout par un coup, il vous touche ; il touche mieux qu'avec des sermons qu'on n'écouterait pas. La merveille est qu'à l'aide de ce « jargon burlesque » (soit-il dit), le poète s'elève jusqu'au sublime.

Si le fruit que vous nous donnez tout décoquillé n'achatit pas les gens du jour, tant pis pour leur gueule ! Pour moi, je le croquerais toujours, et toujours avec un nouveau plaisir.

Certes, votre ouvrage aura rendu grand service aux personnes qui n'auraient rien compris sans la peine que vous prîtes ; vous leur mâchâtes la besogne, vous leur traduisîtes mot pour mot, le français tout cru à la place du patois. C'est bien commode ; ils peuvent aujourd'hui lire le livre qu'ils auraient abandonné sans vous. Ils devraient donc vous être bien obligés.................

Mâ quei prôve vireman i vo baille iqui! Auprei du patoi ce n'a ran.

Hailasse hailà! De quei don qu'i me maule, quant i devroo ailai ai l'école por éparre ai lire; to débarôzai qu'i seu, j'é bé l'ar de Grojan qui prôchoo son curé.

Escuzé don, s'ai vo plai, mon baibillô d'aivô lé faute don fremille mai lettre. Bé dé jan an fon dan lote laingue, qui ne son pa pandu po celai. I mériteroo de l'étre si vo trôvein tan so pecho de vairin dezô mai pleume. Vô n'y voiré, je m'essure, qu'éne émusôte. Je l'é prinse an aprousse, por aivoi l'occasion de vô sarrai lai main de to mon cœu, et po vo souhaitai to lé seucçai que vo méritai.

I vos éreigne. Ai Dieu vo queman!

Vote bén humbe sarviteu,

Couturier.



Vous traduisez : *Ribon Ribaine* par *Ribon Ribaine*. Comme ce n'est pas retourné en français, on croirait voir un non-sens. Il n'est rien de si clair en mettant les mots propres : *Malgré ma faiblesse*. Voici comment je tournerais le cantique :..............................

....

Mais quel pauvre *virement* je vous donne là ! Auprès du patois ce n'est rien.

Hélas ! hélas ! De quoi donc je me mêle, quand je devrais aller à l'école pour apprendre à lire ; tout débarôsé que je suis, j'ai bien l'air de Gros-Jean qui prêchait son curé.

Excusez donc, s'il vous plaît, mon babillage avec les fautes dont fourmille ma lettre. Bien des gens en font dans leur langue qui ne sont pas pendus pour cela. Je mériterais de l'être si vous trouviez tant soit peu de venin sous ma plume. Vous n'y verrez, je m'assure, qu'une amusette. Je l'ai prise en hâte pour avoir l'occasion de vous serrer la main de tout mon cœur, et pour vous souhaiter tous les succès que vous méritez.

Je vous complimente. A Dieu vous recommande !

Votre bien humble serviteur,

COUTURIER.



Nous ne voulons pas alourdir l'aimable épître de l'érudit professeur par un long commentaire. Nous ne nous arrêterons qu'aux mots ribon ribaine, *pour dire brièvement que nous avons voulu donner plus de couleur à notre version en laissant ces mots dans leur vibrante forme dialectale. Qu'on les comprenne plus ou moins, on en saisit tout de même le ton vif, et la traduction aurait traîné. En tout cas,* bon grê malgré *vaudrait mieux que* malgré ma faiblesse *(Voir, pour cette locution, La Monnoye à son Glossaire des Noëls, le Dictionnaire de Littré, notre Dictionnaire Verduno-Chalonnais, etc.).*

Nous avons laissé sans le transcrire un passage de l'épître du professeur ami. Il y faisait une sortie un peu vive contre le Virgille virai en borguignon. *Les* suti *traducteurs du limpide poète latin (ils sont plusieurs) méritent, au contraire, un bon point de tous les patoisants. Leur œuvre, dont il n'a été publié qu'une faible partie, est pleine de verve et d'agrément. C'est tout autre chose, mais c'est plus pittoresque que la bouffonnerie de Scarron. Et puis, ces vers gais et faciles sont précieux au point de vue du dialecte. — Il nous plaît de dire un mot de l'amusante parodie bourguignonne, dans ce livre où nous n'avions pas autrement occasion d'en parler.*

POUR LA FÊTE DE SABOLY

Le centenaire d'un célèbre noëliste provençal a été l'occasion qui nous a fait faire le Noël suivant. Tout bourguignon qu'il est, il s'est vu accueilli avec sympathie par le groupe poétique auquel il était adressé.

Nous avons eu lieu d'être satisfait.

Ce Noël a obtenu une Médaille d'argent au concours de la Société littéraire d'Apt, de 1875, — fête séculaire de Saboly.

LAI VRA LEMEIRE

DIAILOGUE

ANTRE DEU BORGEI BORGUIGNON SE RANDAN

AI LAI CREICHE

Su l'ar : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

« En un estaule entrèrent, et
» là trovèrent un enfancenon
» envelopeit en poures dras. »
(SAINT BERNARD.)

— Chanton! maingeon de lai foisse!
Tôt â po le meù.
Je sorton dé jor d'angoisse...
J'aivon le gran jeu!
J'aivon le gran jeu, compeire;
J'aivon le gran jeu!

Nos ailein, butan dan l'ombre,
Crevan nos euillô...
Pu ran! pu de maulancombre,
Vequi le Solô!
Vequi le Solô, compeire,
Vequi le Solô!

— Tô po le cier ai treluze,
Su nô fezan clar,

LA VRAIE LUMIÈRE

DIALOGUE

ENTRE DEUX BERGERS BOURGUIGNONS SE RENDANT A LA CRÈCHE

« En une étable entrèrent, et
« là trouvèrent un petit
« enfant enveloppé en de
« pauvres draps. »

(Saint Bernard.)

— Chantons ! mangeons de la fouace !
Tout est pour le mieux.
Nous sortons des jours d'angoisse...
Nous avons le grand jeu !
Nous avons le grand jeu, compère,
Nous avons le grand jeu !

Nous allions, buttant dans l'ombre,
Crevant nos yeux...
Plus rien ! plus de malencombre,
Voici le Soleil !
Voici le Soleil, compère,
Voici le Soleil.

— Tout par le ciel il reluit,
Sur nous faisant clair.

On diro qu'ein Dei s'émuze
Ai cori dan l'ar,
Ai cori dan l'ar, compeire,
Ai cori dan l'ar.

— Coron aitô vé l'étaule
Voù ç'à qu'é venu
Stu qui chaivire lé faule,
Maugrai qu'ai so nu,
Maugrei qu'ai so nu, compeire,
Maugrai qu'ai so nu.

Vouei, tô nu dedan sai creiche,
Et pôtan si for
Que, de sai fretille seiche,
Ai côque lai Mor,
Ai côque lai Mor, compeire,
Ai côque lai Mor.

— Lai nôvelle que tu baille,
Saichon l'acoutai.
I me san, de lai morvaille,
Tô raivigôtai,
Tô raivigôtai, compeire,
Tô raivigôtai.

L'aimin, vite ai me dépôche.
Mon sai! mon bôton!
J'an fringue; ai fau que j'éprôche
Le petiô Popon,

On dirait qu'un Dieu s'amuse
A courir dans l'air,
A courir dans l'air, compère,
A courir dans l'air.

— Courons aussi vers l'étable
Où c'est qu'est venu
Celui qui renverse les fables,
Quoiqu'il soit nu,
Quoiqu'il soit nu, compère,
Quoiqu'il soit nu.

Oui, tout nu dans sa crèche,
Et pourtant si fort
Que, de sa paille sèche
Il occit la Mort,
Il occit la Mort, compère,
Il occit la mort.

— La nouvelle que tu donnes,
Sachons l'écouter.
Je me sens, de la merveille,
Tout ravigoté.
Tout ravigoté, compère,
Tout ravigoté.

L'ami, vite je me dépêche.
Mon sac! mon bâton!
J'en saute; il faut que j'approche
Le petit Poupon,

Le petiô Popon, compeire,
    Le petiô Popon.

Prė de lu j'airé bé plaice
    Sans être ampôché.
I veû li demandai graice
    Por tô mé peiché,
Por tô mé peiché, compeire,
    Por tô mé peiché.

— J'on su note conciance
    Bé dé noiretai...
Aulon an tôte fiance,
    Lés épeussetai,
Lés épeussetai, compeire,
    Lés épeussetai.

— Bon ! tô deu d'aicor ansanne
    Von voi l'Anfançon;
Nos y prarron, ce me sanne,
    Dé bone leçon,
Dé bone leçon, compeire,
    Dé bone leçon.

Sai loi, çarte, n'à poin deure :
    Le chau vén l'étai;
L'hyvar, ai fà la froideure...
    Suparbe équitai !
Suparbe équitai, compeire,
    Suparbe équitai !

Le petit Poupon, compère,
Le petit Poupon.

Près de lui j'aurai bien place
Sans être empêché.
Je veux lui demander grâce
Pour tous mes péchés,
Pour tous mes péchés, compère,
Pour tous mes péchés.

— Nous avons sur notre conscience
Bien des noirceurs...
Allons, en toute confiance,
Les épousseter,
Les épousseter, compère,
Les épousseter.

— Bon! tous deux d'accord ensemble
Allons voir l'Enfant;
Nous y prendrons, ce me semble,
De bonnes leçons,
De bonnes leçons compère,
De bonnes leçons.

Sa loi, certes, n'est point dure:
Le chaud vient l'été;
L'hiver, il fait la froidure...
Superbe équité!
Superbe équité, compère!
Superbe équité!

Ai veù randre lai jeustice
An tôte moison,
Et, san que le droi pâtisse,
Le prôve é raizon,
Le prôve é raizon, compeire,
Le prôve é raizon.

Ai ne luzane de quarre
Que lé maufezan;
É brâve jan il é tarre...
— Antre an te couzan,
Antre an te couzan, compeire,
Antre an te couzan.

— Sai meigne douçôte éplue
Queùme ein diaiman;
Ç'ât ai baillai lai brelue
Ai son fiermaman,
Ai son fiermaman, compeire,
Ai son fiermaman,

— On san bé qu'él à le moitre,
Ce Garcenô lai.
D'an-hau, por no requeùnoitre,
El é dévaulai,
El é dévaulai, compeire,
El é dévaulai.

Velan chaissai lai femeire
Voù je nou padon,

Il veut rendre la justice
En toutes les maisons,
Et, sans que le droit pâtisse,
Le pauvre a raison,
Le pauvre a raison, compère,
Le pauvre a raison.

Il ne regarde de travers
Que les malfaiteurs;
Aux braves gens il est tendre...
— Entre en te taisant,
Entre en te taisant, compère,
Entre en te taisant.

— Sa mine doucette brille
Comme un diamant;
C'est à donner la berlue
A son firmament,
A son firmament, compère,
A son firmament.

— On sent bien qu'il est le maître,
Ce petit Garçon-là.
D'en haut, pour nous reconnaître,
Il a descendu,
Il a descendu, compère,
Il a descendu.

Voulant dissiper la fumée
Où nous nous perdons,

El épôte lai lemeire...
Gaire ai nos odon!
Gaire ai nos odon, compeire,
Gaire ai nos odon!

— Ai tô lé coin de lai tarre
Ça qu'ai vén jetai,
Je peuvon déjai l'antarre;
Ç'à lai Véritai,
Ç'à lai Véritai, compeire,
Ç'à lai Véritai.

Ceute gran voi, qui chaimâille
Tô lé méchan cœu,
Fauré bé que nos ôraille
Beuvein sai liqueu,
Beuvain sai liqueu, compeire,
Beuvein sai liqueu.

— Aidon on voiré le monde
Côvar de raïon
Sô lé quei lé mau se fonde...
Po celai, prion!
Po celai, prion, compeire,
Po celai, prion?

Tôt, an moi, tô se tarboille;
I grulle ai son nom...
Aitan que je m'aigenoille,
Devan sé genon,

Il apporte la lumière...
    Gare à nos souillures!
Gare à nos souillures, compère,
    Gare à nos souillures!

— A tous les coins de la terre
    Ce qu'il vient jeter,
Nous pouvons déjà l'entendre;
    C'est la Vérité,
C'est la Vérité, compère,
    C'est la Vérité.

Cette grande voix, qui chamaille
    Tous les méchants cœurs,
Il faudra bien que nos oreilles
    Boivent sa liqueur,
Boivent sa liqueur, compère,
    Boivent sa liqueur.

— Alors on verra le monde
    Couvert de rayons
Sous lesquels les maux se fondent...
    Pour cela, prions!
Pour cela, prions, compère,
    Pour cela, prions!

Tout en moi, tout se trouble;
    Je tremble à son nom...
Attends que je m'agenouille
    Devant ses genoux,

Devan sé genon, compeire,
Devan sé genon :

« Sain Popon ! Jôsai !! Mairie !!!...
Sailuon, d'aibor.
Ai tôte lai compainie
Donon le bonjor !
Donon le bonjor, compeire,
Donon le bonjor !

Je m'éponte de l'hairdiesse
Qu'anvé vo je pran ;
Ma, dan vote petitesse,
Vos ète si gran !
Vos ète si gran, compeire,
Vos ète si gran !

Je voi déjai de vos euille
Soti lai bontai ;
Vote dou sôrire aicueille
Nos infirmeta ,
Nos infirmetai, compeire,
Nos infirmetai.

É foible, qui, lasse ! aibonde,
Vo tandé lai main,
Et montré de ce bai monde
Le pu bon chemin,
Le pu bon chemin, compeire,
Le pu bon chemin.

Devant ses genoux, compère,
Devant ses genoux :

« Saint Poupon ! Joseph!! Marie!!!...
Saluons, d'abord.
A toute la compagnie
Donnons le bonjour !
Donnons le bonjour, compère,
Donnons le bonjour !

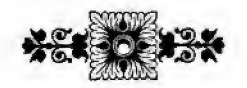
Je m'épouvante de la hardiesse
Qu'envers vous je prends ;
Mais, dans votre petitesse,
Vous êtes si grand !
Vous êtes si grand, compère,
Vous êtes si grand !

Je vois déjà de vos yeux
Sortir la bonté ;
Votre doux sourire accueille
Nos infirmités,
Nos infirmités, compère,
Nos infirmités.

Aux faibles, qui, hélas ! abondent,
Vous tendez la main,
Et montrez dans ce bas monde
Le meilleur chemin,
Le meilleur chemin, compère,
Le meilleur chemin.

Gran Dei, je levon lai tête,
For de vo clatai...
Ce feù-lai, ç'â lai conquête
De l'humainetai !
De l'humainetai, compeire,
De l'humainetai ! »

EIN PETIO-FI DE GUI-BARÔZAI.



Grand Dieu, nous levons la tête,
    Forts de vos clartés...
Ce feu-là, c'est la conquête
    De l'humanité!
De l'humanité, compère,
    De l'humanité! »

UN PETIT-FILS DE GUI-BARÔZAI.



Pour ce Noël, qui ne demande pas grand commentaire, nous nous contenterons de la notule ci-après, empruntée à un intéressant Catalogue (Lemallier) :

« La forme simple et souvent très fine du Noël devait nécessairement tenter le traducteur des « Noëls Bourguignons ». Dans celui qu'il a intitulé : *La vraie Lumière*, M. Fertiault s'est montré, avec la note contemporaine, un vrai descendant de Gui-Barôzai. Ce chant naïf tient une belle place à côté des modernes productions analogues. Un sentiment très élevé s'en dégage, et le rythme est des mieux choisis. »

Un ami, qui veut toujours voir au delà de ce qui est, se plaisait à trouver, dans cette « Vraie Lumière », un symbole, une allusion.

A quoi ?...

C'est une belle chose que l'imagination !



SUR " CE PAUV' JEAN "

Ce chant, presque sous forme de complainte, fait, dans notre volume : En Bourgogne, *suite à la* Noce d'autrefois. *En ses quinze petits couplets, il résume tout le drame de cette nouvelle, drame qui a intéressé. Il n'est pas une de nos lectrices qui ne nous ait dit : « Oh! ce pauvre Jean!... »*

Pour nos amis Verdunois, actuellement « ce pauv' Jean » a existé, et sa fin a fait peine.

Le dialecte n'est plus celui de La Monnoye. La Côte-d'Or a complètement cédé place à Saône-et-Loire, et c'est dans le langage populaire de Verdun-sur-le-Doubs qu'est écrit « Le Laurier planté ».

LE LAURIÉ PLANTÉ

Por Anette ôl étôt pourté,
La tant joulite.
O teurnôt tôjor de c' côté;
V'lôt vouér sa mie.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Les vieux, jar! n'ont ran acouté;
Ca li fend l'âme.
Ol étôt si ben amouré...
Eûn' fill' si brave!
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Yét ein aut' qui l'a remplacé.
Jean n'sait qu'en dire.
Ne s'craiyôt point si mau goûté...
Qué gros martyre!
Oh! lan-la,
Lan-lère!

LE LAURIER PLANTÉ

Pour Annette il était porté,
La si jolie.
Il tournait toujours de ce côté ;
Voulait voir sa mie.
Oh ! lan-la,
Lan-lère !

Les vieux, pardieu ! n'ont rien écouté ;
Ça lui fend l'âme.
Il était si plein d'amour...
Une fille si avenante !
Oh ! lan-la,
Lan-lère !

C'est un autre qui l'a remplacé.
Jean ne sait qu'en dire.
Ne se croyait point si mal goûté...
Quel gros martyre !
Oh ! lan-la,
Lan-lère !

A c't aut' le contrat va bailler
Biau lopin d'târre:
Ça fait virer la voulanté
Des peire et meire.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

All' ne saura guèr' le r'fuser,
Bétass' d'Anette!
N' porra, bé seûr, pas trop l'ain-mer...
Tôt d'meinm' l'accepte.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

V'là donc qu'à la fin' fin d'l'été
On la marie.
A la noc' Jean ét invité...
Entre en furie.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

« Yé par trop fort! Yé pa s'gein-ner!
» Queu' politesse!
» Por que j'voy' ça, v'ni me d'mander!
» Vrâ! ça me renvarse...
» Oh! lan-la,
» Lan-lère! »

A cet autre le contrat va donner
Beau lopin de terre:
Ça fait tourner la volonté
Des père et mère.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Elle ne saura guère le refuser,
Bêtasse d'Annette!
Ne pourra, bien sûr, pas trop l'aimer...
Tout de même l'accepte.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Voilà donc qu'à la fine fin de l'été
On la marie.
A la noce Jean est invité...
Entre en furie:
Oh! lan-la,
Lan-lère!

« C'est par trop fort! C'est ne pas se gêner!
» Quelle politesse!
» Pour que je voie ça, venir me demander!...
» Vrai! ça me renverse!...
» Oh! lan-la,
» Lan-lère! »

Mâ ô n's'a pas longtemps r'varpé ;
    Va-t-à la noce.
Le vert laurié a v'lu planter
    A toute force.
        Oh ! lan-la,
      Lan-lère !

Su l'couvert Jean a graviché ;
    A pris la branche ;
En n-haut d'la ch'miné' l'a bouté
    Por sa charmante.
        Oh ! lan-la,
      Lan-lère !

Bon ! to l'mond' veut l'complimenter ;
    Mâ ça l'ostine.
Autòr, la ronde a prou chanté ;
    Change de mine.
        Oh ! lan-la,
      Lan-lère !

Dans son çarveau s'met à songer ;
    D'vient cor pu triste :
Yét-i, las ! pisqu'on l'a quitté,
    La pôn' de vivre ?...
        Oh ! lan-la,
      Lan-lère !

Mais il ne s'est pas longtemps révolté ;
Va à la noce.
Le vert laurier a voulu planter
A toute force.
Oh ! lan-la,
Lan-lère !

Sur le toit Jean a gravi ;
A pris la branche ;
En haut de la cheminée l'a placé
Pour sa charmante.
Oh ! lan-la,
Lan-lère !

Bon ! tout le monde veut le complimenter ;
Mais ça l'obstine.
Autour, la ronde a assez chanté ;
Change de mine.
Oh ! lan-la,
Lan-lère !

Dans son cerveau se met à songer ;
Devient encore plus triste :
Est-ce, hélas ! puisqu'on l'a quitté,
La peine de vivre ?
Oh ! lan-la,
Lan-lère !

Ya ben sa meir' qu'ô n'veut laisser,
Ni les cam'rades...
Vouah ! n'a l'corag' d'y résister,
Cœur trop malade.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Craiyez qu'ô s'a gros tormenté,
Pauv' Jean! pauv' féte!
En bas, dans la rue ô s'a j'té...
Cassé la téte!
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Qui donc s'aròt in-maginé
Si peùte chose?
Au long je v'lòs la raconter...
T'au pu si j'ose...
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Tout l'pays, dà! s'a chagriné
De l'aventure.
Non, n'falòt pas les démarier
Por la fortune...
Oh! lan-la,
Lan-lère!...

Il y a bien sa mère qu'il ne veut laisser,
Ni les camarades...
Aïe! n'a le courage d'y résister,
Cœur trop malade.
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Croyez qu'il s'est fort tourmenté.
Pauvre Jean! pauvre fête!
En bas, dans la rue, il s'est jeté...
Cassé la tête!
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Qui donc se serait imaginé
Si vilaine chose?
Au long je voulais la raconter...
Tout au plus si j'ose...
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Tout le pays, oui! s'est chagriné
De l'aventure.
Non, ne fallait pas les démarier
Pour la fortune...
Oh! lan-la,
Lan-lère!

Sans la nécessité de la traduction en regard, ces couplets se seraient tout simplement joints au groupe qui vient après cette page. Ils sont de la même nature, et l'en-tête en a indiqué la provenance.

Liez donc cette complainte aux Exceptionnelles *suivantes, pour lesquelles, tout à l'heure, nous allons demander grâce.*



LES EXCEPTIONNELLES

Les sept pièces qu'on va lire sont un peu en dehors de notre cadre; elles n'ont pas besoin de traduction. Plusieurs sont écrites dans le simple langage populaire, et ne renferment guère de mots que le lecteur ne comprenne. La page en regard ne serait qu'une reproduction presque semblable au texte, et n'offrirait qu'un oiseux double emploi. Nous les présentons donc dans leur simple appareil.

En tête de chacune, nous indiquons les récits où nous les avons encadrées, et d'où nous les tirons.

Nous les donnons ici comme entre parenthèses. Qu'on nous passe cette petite fantaisie. Après, le vrai patois reprendra vite.

CAMPAGNARDE

La pièce suivante est le pastiche que nous avons, avec raison, appelé « pastiche sincère » et qui, figurant dans le type *Le Bourguignon*, des *Français peints par eux-mêmes*, a été pris au sérieux par tous les patoisants et collecteurs de productions dialectales.

Nous n'en voulons plus rien dire ici, ayant suffisamment éclairé la matière dans notre *Histoire d'un chant populaire de la Bourgogne*, — à laquelle nous renvoyons tout simplement le lecteur.

Voici ce morceau, d'inspiration si particulière :

Ého ! ého ! ého !
Les agneaux vont aux plaines,
Ého ! ého ! ého !
Et les loups sont aux bos, — ho ! (*Bis*).

Tant qu'aux bords des fontaines,
Ou dans les clairs ruisseaux,
Les moutons baign'nt leur laine,
I dansont au préau.
Ého ! ého ! ého !

Mais quéqu'fois par vingtaines
I s'éloign'nt des troupeaux,
Pour aller sous les chênes
Qu'ri des herbag's nouviaux.
Ého ! ého ! ého !

Et ces ombres lointaines
Leurs y cach'nt leurs bourreaux;
Car, malgré leurs plaint's vaines,
Les loups croqu'nt les agneaux.
Ého! ého! ého!

T'es mon agneau, ma reine;
Les grand's vill's, c'est les bos,
Par ainsi donc, Mad'leine,
N't'en vas pas du hameau!

Ého! ého! ého!
Les agneaux vont aux plaines,
Ého! ého! ého!
Et les loups sont aux bos, — ho! (*Bis*).

Il a volontiers de l'allure, n'est-ce pas? Il est franc, naturel, et vous semble réunir nombre des qualités diverses du genre?

A cette heure ce chant, — plus connu que son père, — figure officiellement parmi ceux de la Bourgogne, et n'en est pas un des moins goûtés. Fréquemment on entend, par les champs et par les routes, des jeunesses qui le fredonnent, se complaisant aux notes filées et pénétrantes de son refrain.



Ronde chantée et dansée par les gens de vendange avant de traverser la Saône pour aller cueillir le raisin à Bragny.

De la nouvelle intitulée : *Le Bac des Vendangeurs.*

Je suis vigneron ;
Elle est vigneronne.
Quand l'raisin est bon,
La vendange est bonne...
Elle est vigneronne ;
Je suis vigneron !

Quand l'raisin est bon,
La vendange est bonne ;
Tout ras du bondon,
J'emplissons la tonne...
Elle est vigneronne ;
Je suis vigneron !

Tout ras du bondon
J'emplissons la tonne ;
Autour j'nous mettons
Tant d'gens que d'personnes...
Elle est vigneronne ;
Je suis vigneron !

Autour j'nous mettons
Tant d'gens que d'personnes;
D'un coup j'la perçons :
Sa liqueur bouillonne...
Elle est vigneronne;
Je suis vigneron!

D'un coup j'la perçons :
Sa liqueur bouillonne ;
Tout autour du rond
Court la tass' mignonne...
Elle est vigneronne ;
Je suis vigneron!

Tout autour du rond
Court la tass' mignonne;
Tant plus j'la vidons,
Tant plus on l'y en donne...
Elle est vigneronne ;
Je suis vigneron!

Tant plus j'la vidons,
Tant plus on l'y en donne;
Si ben que j'laissons
Creux l'ventre d'la tonne...
Elle est vigneronne;
Je suis vigneron !

Si ben que j'laissons
Creux l'ventre d'la tonne,
Et quand j'nous cherchons,
J'trouvons plus personne...
Elle est vigneronne;
Je suis vigneron!

Et quand j'nous cherchons,
J'trouvons plus personne:
Su nos *bonnets ronds* (têtes)
La vigne *détone* (tape)...
Elle est vigneronne;
Je suis vigneron!

Su nos bonnets ronds
La vigne détone.
Quand l'raisin est bon,
La vendange est bonne.
Elle est vigneronne;
Je suis vigneron!

(Également écrite dans le dialecte de Verdun.)

RONDE chantée par Jean et ses amis sur le toit de la maison de la mariée, et après laquelle le pauvre amoureux évincé s'est laissé tomber dans la rue (voir *Le Laurier planté*).

Pris de : *Une Noce d'autrefois en Bourgogne.*

Il est planté, le laurier;
Le bon vin l'arrose.
Qu'il amène aux mariés
Ménage tout rose!
Tout rose,
Tout rose!

Autour buvons et chantons;
Ayons l'âme en joie!
Qu'en un gentil rejeton
La mère se voie!
Se voie,
Se voie!

Que leur rejeton grandi,
Plus tard se marie,
Pour qu'un laurier reverdi
Leur charme la vie!
La vie,
La vie!

Que des ans et puis des ans
  Passent sur leur tête !...
Et nous, sur ce toit plaisant,
  Célébrons la fête,
    La fête,
    La fête !



CHANSON chantée à Pierre, dans le bal, par les jeunes gens du pays, qui ont voulu le punir d'avoir abandonné sa blonde.

De : *La Récompense de Pierre.*

Y avait une fois, une jolie fille,
Honnête à tous et de bon cœur.
Y croyant le bonheur de sa vie,
Elle accepta un amoureux.

L'amoureux lui fit des promesses,
Et par là lui prend son bel amour,
Elle pensait à lui sans cesse,
Et être payée de retour.

Mais lui s'est mis sottise en tête;
Il rêvait d'aller dans le grand.
Pour un faraud, c'est bon peut-être;
Mais ça n'est pas d'un ben aimant.

Et la belle amoureuse pleure,
Il ne vient plus la voir, hélas!
Elle n'a pas prévu son malheur...
Un beau jour, l'infidèle part!

Longtemps ne songe plus à elle.
S'en revient, sans lui parler.
De voir qu'elle ne lui est plus chère,
Prend le lit, sans s'en relever.

La pauvre amie, elle en est morte.
Son amour qui l'a tuée....
Celui qui en est la cause
Ne doit plus nous approcher.

Et, pour terminer la pièce
En face du trompe-foi,
Nous disons tous : « Va-t'en, Pierre!
» Le village ne veut plus de toi!... »

Qu'est-ce que c'est que cette chansonnette,
Toute nouvelle dans le pays?
C'est la chanson de « La foi manquée ».
Ceux qui l'ont faite, c'est tous les amis.



(Toujours langage populaire de Verdun.)

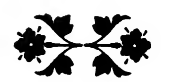
Couplets chantés, à intervalles, par Olive, pour tâcher de faire revenir à elle le fugitif Blanchet.

Dans le roman : *Le Garçon à Sylvain.*

Si j'avais un amoureux,
  Un amoureux,
A mon gré, beau généreux,
  Beau, généreux,
Je lui dirais moi-même :
        « Ami,
  » Ami chéri,
» Je veux bien que tu m'aimes ! »

Si j'avais un amoureux,
  Un amoureux,
A mon gré, beau, généreux,
  Beau, généreux,
Je lui dirais moi-même :
        « Ami,
  » Ami chéri,
» Sais-tu bien que je t'aime ? »

Si j'avais un amoureux,
  Un amoureux,
A mon gré, beau, généreux,
  Beau, généreux,
Je lui dirais moi-même :
          » Ami,
  » Ami chéri,
» Suit-on pas qui nous aime ? »



Couplet des gamins, joyeux et turbulents, à l'arrivée de la batteuse à Bragny.

Dans : *Papa Têtu.*

Yé (*c'est*) la machine qui fait tac, tac.
Des gerbes à brassées !
Quand elle ouvre son estomac.
N'en a pas assée;
La goulue ! a's'donn' du mal ;
Alle en prend, alle en avale.
Ah ! l'gentil mic-mac !
All' nous baill' du grain pour mett' dans not'sac.
Tac, tac, tac !
Tac, tac, tac ! !...



(*Encore du parler Verdunois.*)

CHANSON de la folle, chantée par elle dans : *Amoureux d'une chanson.*

La mer dit un jour au nuage
(C'est cela ! midi va sonner !) :
« Soulève-moi ! je vais donner
» De mes lames contre la plage ! »

Alors sur les flots furieux
Le vaisseau monte à l'aventure,
Saute si haut, que sa mâture
S'en va faire un trou dans les cieux.

Pour châtiment de cette audace
Le trou se refait dans la mer... ;
Le vaisseau, sous le flot amer,
S'enfonce et se creuse une place.

Et puis chacun s'est endormi
Dans un bercement sur la plage.
Et la mer dit : « Merci, nuage !
» Pour ce beau coup, sois mon ami ! »



BAVETTE TAILLÉE DE LOIN

Cette causerie à distance n'est pas la seule dans ce livre. On le verra tout à l'heure par nos petites missives aller et retour avec la Côte-d'Or. — Un échange d'esprit et de dialecte s'est jadis établi entre le Berry et la Bourgogne.

En 1857, M. Ch. Ribault de Laugardière publia, sans nom d'auteur, ses NOELS NOUVIAUX SUS DES VIEUX AIRS, *à Bourges, chez E. Pigelet, et à Paris, chez A*te *Aubry. L'un de ces chants berrichons, — très pittoresques, très vivants, — est celui qu'on va lire. On comprendra qu'il ne pouvait rester sans réponse. Aussi cette réponse vint-elle, toute guillerette, et, comme de juste, on la trouve à la suite du Noël.*

Ces pièces familières reflètent toujours avec agrément l'humeur du pays, et prouvent les sympathies si bonnes à constater.

NOËL NOUVIAU

De **Charlet**, veigneron du Berry, causant anc Monsieu **Fertiault**, el dargnier des Barôzai Borguignons.

Sur l'air : *Le Médecin m'a-t-ordonné.*

L'auter ceux jours j'ai rencontré
Un houme qu'est fait à mon gré.
L'est bin trop bon; je sée vu ben hounête,
J'ai pas gardé mon chapiau sus ma tête :

— D'un bon jour, l'émi Barôzai!
T'as du bon vin, qu'ou m'a causé.
Cheux nous arriéere, ah! la veigne alle est boune,
Que j'en fasons du fiar jus tant qu'a doune.

Tu chantes Noël joliment;
Je chanterons ensemblement.
Cheux nous arriéere, ah! j'avons un langaige
Qu'est pas biaucoup sangé de ton parlaige.

NOËL NOUVEAU

De CHARLET, vigneron du Berry, causant avec Monsieur FERTIAULT, le dernier des Barôzai Bourguignons.

Sur l'air : *Le Médecin m'a-t-ordonné.*

L'autre de ces jours j'ai rencontré
Un homme qui est fait à mon gré.
Il est bien trop bon; je suis vu (*me suis montré*) bien honnête,
Je n'ai pas gardé mon chapeau sur ma tête :

— Un bonjour, l'ami Barôzai!
Tu as du bon vin, qu'on m'a dit.
Chez nous aussi, ah! la vigne elle est bonne,
Que nous en faisons du fier jus tant qu'elle donne.

Tu chantes Noël joliment;
Nous chanterons ensemble.
Chez nous aussi, ah! nous avons un langage
Qui n'est pas beaucoup changé de ton parlage.

Borguignon, chantons tes chansons!
M'est évis je les counaissons.
J'acoutons bin toun air et ta parole;
J'avons suivu quasi la meinme école.

Faut je séyains émis tertous
Pour chanter, pour bouère à grands coups.
Nos noms sont faits quament aux meinmes aunes:
Vous Bas-rosés et nous auters Pieds-jaunes.

J'amons bin bouère et bin chanter,
A tabe faut donc s'accoter.
J'y diserons, tant que j'y sons à bouère,
Du bon Jésus la naissance et l'histouère.

Avise c'tte chopine ici;
C'est des vendanges de Fussy:
Un gent adreit que les veignes sont belles,
Riches itou coume des damoiselles.

Faut les argarder au souleil
Qu'a vitont ieu-z-habit varmeil;
Faut vendanger tant que la grappe est meûre;
D'un grand couraige en faut goûter à c'tte heûre.

Si le Bon Dieu l'atait pas né,
El bon buveux serait damné;
Mais tandiment que Jésus vint de naitre,
Chantons Noël, el maufait l'est pus maitre.

Bourguignon, chantons tes chansons!
M'est avis (que) nous les connaissons.
Nous écoutons bien ton air et ta parole;
Nous avons suivi presque la même école.

(Il) faut que nous soyons amis tous
Pour chanter, pour boire à grands coups.
Nos noms sont faits presque aux mêmes aunes :
Vous Bas-rosés et nous autres Pieds-jaunes.

Nous aimons bien boire et bien chanter,
A table (il) faut donc s'accoter.
Nous y dirons, tant que nous y sommes à boire,
Du bon Jésus la naissance et l'histoire.

Avise cette chopine-là;
C'est des vendanges de Fussy:
Un gentil endroit où les vignes sont belles,
Riches aussi comme des demoiselles.

(Il) faut les regarder au soleil
Qu'elles mettent leur habit vermeil;
(Il) faut vendanger tant que la grappe est mûre;
D'un grand courage (il) en faut goûter à cette heure.

Si le Bon Dieu n'était pas né,
Le bon buveur serait damné;
Mais puisque Jésus vient de naître,
Chantons Noël, le mal-fait (*le Diable*) n'est plus maître.

A moun ajide, Borguignon!
Pernons Bacchus par el châgnon.
N'y calons point, néyons-lu dans ce verre;
El bon Jésus l'a racheté la terre.

A la santé du bon Sauveur!
Peut-êt' qu'i nous fera l'houneur
Que j'en beuvins dans la Terre Promise,
De ce bon vin qui meûrit vês l'Église!



A mon aide, Bourguignon!
Prenons Bacchus par le chignon.
N'y calons point, noyons-le dans ce verre;
Le bon Jésus il a racheté la terre.

A la santé du bon Sauveur!
Peut-être qu'il nous fera l'honneur
Que nous en buvions dans la Terre Promise,
De ce bon vin qui mûrit vers l'Église!



RETONÉE

Du darrei dé Barôzai au *Noël nouviau* que li a ôfri et anvié CHARLET, veigneron du Béri.

Vouei, par ma fi ! t'ét ein deigne home !
Le bon compeire que j'é lai !...
Peùque ç'a Charlet qu'on te nome,
Bonjor don, brave aimin Charlet !

Cheù no, voù son dé nom qui cone
Au tein j'airein mi ein guerlô,
Et toi, Charlet de tai parsonne,
Je te direin : « Mossieu Charlô. »

Ma le nom n'a ran dan l'aifâre ;
I porseù brâman mon chemin
Por causai d'aivô toi, an frâre,
Queman çai, lai main dan lai main.

J'aime ai pairòlai, quan i treùve
Ein causeù fran et dégôdi,
Jaibôtan d'éne faiçon neùve
Et compeurnan ça qu'on li di.

RÉPONSE

Du dernier des Barôzai au *Noël nouviau* que lui a offert et envoyé CHARLET, vigneron du Berry.

Oui, par ma foi! tu es un digne homme!
Le bon compère que j'ai là!...
Puisque c'est Charlet qu'on te nomme,
Bonjour donc, brave ami Charlet!

Chez nous, où sont des noms qui cornent (*sonores*),
Au tien nous aurions mis un grelot,
Et toi, Charlet de ta personne,
Nous te dirions : « Monsieur Charlot. »

Mais le nom n'est rien dans l'affaire;
Je poursuis bravement mon chemin
Pour causer avec toi, en frère,
Comme ça, la main dans la main.

J'aime à parler, quand je trouve
Un causeur franc et dégourdi,
Jabotant d'une façon neuve
Et comprenant ce qu'on lui dit.

Ç'a du bé rafignai, pranture,
Pô dé jan de veigne et de treù;
Ma chécun vai de sai naiture :
L'eà vé l'eà, le feù vé le feù.

I peù don quate foi me plaire,
Aimin, de t'aivoi rancontrai ! —
Quei domaige que su mai cheire
Lé chifre veùne m'antarai !...

Pôssibe, ein jor, vou loin, vou prôche
(Ç'à ce qu'i ne peù poin saivoi),
Revarpai contre l'ainicrôche,
Bé vou mau, i poré te voi !

Car, an nos anvian nô pairôle
Su dé morceà de paipié blan,
Tô de moime, antre nô, ç'à drôle
De n'aivoi poin vu nô samblan !

Queique chôse an dedan nô braime
Que ç'à bé plaindabe, an éfai,
De ne pôvoi, por ceu qu'on aime,
Saivoi come él on le né fai :

« A-t-i bé gran ? qu'on se demande,
Vou bé s'él é, jar, tô peti ?
Ai l'ar que son espri quemande,
P'cho vou beâco, ressanne-t-i ? »

C'est du bien raffiné, peut-être,
Pour des gens de vigne et de pressoir;
Mais chacun va selon sa nature :
L'eau vers l'eau, le feu vers le feu.

Il peut donc quatre fois me plaire,
Ami, de t'avoir rencontré! —
Quel dommage que sur ma chaise
Les chiffres viennent m'enterrer!...

Possible un jour, ou loin, ou proche
(C'est ce que je ne peux point savoir),
Redressé contre l'anicroche,
Bien ou mal, je pourrai te voir!

Car, en nous envoyant nos paroles
Sur des morceaux de papier blanc,
Tout de même, entre nous, c'est drôle
De n'avoir point vu nos figures!

Quelque chose en dedans nous crie
Que c'est bien à plaindre, en effet,
De ne pouvoir, pour ceux qu'on aime,
Savoir comment ils ont le nez fait :

« Est-il bien grand? qu'on se demande,
Ou bien s'il est, certes, tout petit?
A l'air que son esprit commande,
Peu ou beaucoup, ressemble-t-il? »

Et peù, le sôfle qui s'éréte,
San réponde, l'euillò bessai,
On se di, pandan qu'on se graite :
« I seù, mai foi ! bén aivançai ! »

Mâ velai ben dé fôle idée.
Qu'i peuvon-je ? Hailà ! mon Dei ! ran.
Laisson don nô jambes sôdée
Lai voù note ôvraige nô pran.

Qui sai ce que l'hazar nô gade ?
I se peù ben qu'on peùsse ancor,
L'ein, por aivanture bizade,
Ai l'autre alai dire : « Bonjor ! »

Ç'à po le cô, ne nô déplaize,
Qu'ansanne, ai deu, on se prarrò,
Et qu'on tizonerò lai braize
Dé baivette qu'on taillerò !

Et peù stu-lai qui voi sai veigne
Airondi sé greùme au soulô,
Ai son aimin dirò qu'ai veigne
Bôtre lai lévre ai son goulô.

Aidon, chécun dans son langaige,
Le *Pié-jaune* et le *Ba-rôzai*,
Ai Noëi randerein homaige,
Le tô de bon vin érôzai.

Et puis, le souffle qui s'arrête,
Sans répondre, l'œil baissé,
On se dit, pendant qu'on se gratte :
« Je suis, ma foi ! bien avancé ! »

Mais voilà bien des folles idées.
Qu'y pouvons-nous ? Hélas ! mon Dieu ! rien.
Laissons donc nos jambes soudées
Là où notre ouvrage nous prend.

Qui sait ce que le hasard nous garde ?
Il se peut bien qu'on puisse encore,
L'un, par aventure bizarre,
A l'autre aller dire : « Bonjour ! »

C'est pour le coup, ne nous déplaise,
Qu'ensemble, à deux, on se prendrait,
Et qu'on tisonnerait la braise
Des bavettes qu'on taillerait !

Et puis celui qui voit sa vigne
Arrondir ses grains au soleil,
A son ami dirait qu'il vienne
Mettre la lèvre à son goulot.

Alors, chacun dans son langage,
Le *Pied-jaune* et le *Ba-rôzai*,
A Noël rendraient hommage,
Le tout de bon vin arrosé.

Le finau palai de Bregogne,
Qui s'éleûme sou le bouchon,
Ferò sai dévôte besogne
D'aivô le palai Bérichon.

Du bon Gésu dan son Étaule
Le dou mysteire je direin...
On di bé quan on ét ai taule;
On chante moime... I chanterein!

I trôverain su nô musòte,
Su nô fleûtiau, su nô tambor,
Dés ar bé dru qui raivigòte
Et vô fon fringai tô d'aibor.

I monterein bén hau lai gâme,
Aipelan nô son lé pu beá,
Et je crîrein du fon de l'âme,
Char aimin, té *Noëi nouveá.*

I peûrein, padei! s'i nô sanne,
Dansai itou su té chanson...
Qu'ét-i que de se bôtre an branne
Por ein si janti Neûriçon?

Ai! come je li ferein féte!...
Ma, l'aimin, j'é beá d'i songeai,
Ce n'á ran qu'ein clia dan mai téte
Qui me laisse bé rambrunchai.

Le fin parler de Bourgogne,
Qui s'allume sous le bouchon,
Ferait sa dévote besogne
Avec le parler Berrichon.

Du bon Jésus dans son Étable
Le doux mystère nous dirions...
On dit bien quand on est à table;
On chante même... Nous chanterions !

Nous trouverions sur nos musettes,
Sur nos flûtes, sur nos tambours,
Des airs bien drus qui ravigotent
Et vous font fringuer tout d'abord.

Nous monterions bien haut la gamme,
Appelant nos sons les plus beaux,
Et nous crierions du fond de l'âme,
Cher ami, tes *Noëls nouveaux*.

Nous pourrions, pardieu! s'il nous semble,
Danser aussi sur tes chansons...
Qu'est-il que de se mettre en branle
Pour un si gentil Nourisson?

Hé! comme nous lui ferions fête!
Mais, l'ami, j'ai beau y songer,
Ce n'est rien qu'un éclair dans ma tête
Qui me laisse bien rassombri.

An aitandan que j'ein lai chance,
Françoi dégaine son sublô
Et, te tiran sai réverance,
Di : « Ai l'ar'voi, l'aimin Charlô ! »

Stu qu'é virai lé
Noëi Borguignon, et qui
aime bé les *Noëls nouviaux.*

Pairi, 5 déçambe 1857.



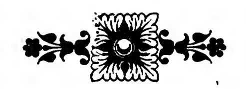
En attendant que nous ayons la chance,
François dégaine son sifflet
Et, te tirant sa révérence,
Dit : « Au revoir, l'ami Charlot ! »

Celui qui a traduit les
Noëls Bourguignons, et qui
aime bien les *Noëls nouveaux*.

Paris, 5 décembre 1857.



Dans cet échantillon des gracieux échanges littéraires qui se font parfois entre poètes, il ne faut pas prendre trop à la lettre ces provocations à l'amicale buverie. Pour être Berrichon ou Bourguignon, on n'en est pas moins sage, et l'amour du cru du pays n'empêche en rien la sobriété. On le chante, ce jus, plus qu'on ne le boit. Pour notre part, nous ne mettons pas mal d'eau dans notre vin.



BONJOURS ET SALUTS

A telle époque de l'année, on tient à prouver à ses amis qu'on ne les oublie pas. On trouve qu'une rimaille vaut mieux que le banal carré de carton. Alors le poète montre le bout de l'oreille, et la poste emporte de petites choses comme celles-ci :

(Pour ces paginettes, le moins de lignes possible. Autrement la cuisine clocherait : la sauce serait plus longue que le poisson.)

AI J. DURANDIA,

LE MOÎTRE RÉDIJOU DU « RÉVEIL BOURGUIGNON »

Su lai cairte, — voù, san vregogne,
Çartain gribouillon dé samblan, —
Ai vô, bon aimin de Bregogne,
Tô mé saileù de jor de l'an!

Ce biâ jor voi prou de morvaille.
Vequi lai boune que j'aitan :
Que vô paipié, qui nô *révaille*,
Nos an dégoize ancor lontam!

Pairi, 29 décembe 1891.

A J. DURANDEAU,

RÉDACTEUR EN CHEF DU « RÉVEIL BOURGUIGNON »

Sur la carte, — où, sans vergogne,
Certains gribouillent des semblants, —
A vous, bon ami de Bourgogne,
Tous mes saluts de jour de l'an !

Ce beau jour voit assez de merveilles.
Voici la bonne que j'attends :
Que vos papiers, qui nous *réveillent*,
Nous en dégoisent encore longtemps !

Paris, 29 décembre 1891.

Ai ce châr Diretteû du Rêveil

Ai toi, Borguignon Durandiâ,
Don l'estoc si ben nous revaille,
I vôrò, d'ein mô le pu biâ,
Senai bonjor ai ton oraille,

Mâ, qué fâre ? I ne sai qu'ein p'chò
Jabotai dan noute parlaige;
Ai couté d'toi j'seú ein mouchò...
Vequi qui serò bé pu saige :

I vai c'man c'qui, en ânonan,
Te dire san çarémonie :
— Ai vous boune santai, boun an,
M'sieu, Maidaime, et la companie!

Pairi, 27 décembe 1895.

A ce cher Directeur du Réveil

A toi, Bourguignon Durandeau,
Dont l'esprit si bien nous réveille,
Je voudrais, d'un mot le plus beau,
Sonner bonjour à ton oreille.

Mais que faire? Je ne sais qu'un peu
Jaboter dans notre parlage;
A côté de toi je suis un morveux...
Voici qui serait bien plus sage :

Je vas comme ça, en ânonnant,
Te dire sans cérémonie :
— A vous bonne santé, bon an,
Monsieur, Madame, et la compagnie!

Paris, 27 décembre 1895.

Après ces bluettes, que nous avons bien garde de commenter, voici deux pièces plus étendues, et auxquelles il ne sera pas difficile d'attribuer plus d'importance. La seconde est suivie d'une note à laquelle nous renvoyons, pour l'opinion qui nous vient de la Côte-d'Or sur ces riens affectueux.

(Nous sommes en Bourgogne, loin de nos papiers. Nous n'avons pas sous la main la lettre d'où extraire la note annoncée. En substance, l'ami nous disait qu'il croyait bonnes pour l'intimité ces manifestations amicales, et, tout en nous laissant faire, s'étonnait un peu de notre divulgation. — Son texte nous manquant, nous y suppléons par ces lignes, en regrettant sa manière de dire.)



FANTAISIE ÉTYMOLOGIQUE

Cette fois, cela commence par une lettre de l'ami qui patoise savamment en Bourgogne :

« Vitteaux, 13 décembre 1897.

» *Hier, cher compatriote, je pensais à vous, ce qui n'a rien que de fort naturel; mais aujourd'hui c'est votre nom qui me trotte en la tête.*

» *Pourquoi vous appelez-vous* Fertiault, *et pas simplement et tout bourguignonnement* Tiau ?

» *Peut-être* fer *est-il pour* feur (*signifiant* hors). Feurtai, *ou* feurtiai, *d'autre part, signifie* fureter. *Vous seriez donc de nom et de fait, un petit furet, un chercheur... de livres. Ce serait joliment bien trouvé!... Qu'en pensez-vous?*

» *Avant que je n'aie découvert ce sens, je m'aheurtais à* fer, *et je disais : Cette première partie du mot est de trop. Et, mentalement, je vous adressais ces vers.* »

RESARCHE

Mon bon aimin dė bor de Sône,
I vô diré : Po quei ce *fer*
Que vô poté (ce qui m'étône,
Vô qui ne v'lé tuai parsonne)
Devan ce *tiau* benin et cher?...

I me pourpause, en ceute aifaire,
Qu'on é velu vos aillongeai
Le *tiau* trô cor, et trôp ligeai
Privé du chou, si nécessaire,
Et que le *fer* sai troncenai.

Mâ, que ce *tiau* san son terrouaire!
Que j'eûme ce *tiau* borguignon!
Ran que pou lu, i vorroo faire
Le chemi de Pairi ai Lyon!

Ç'â don po quei qu'i vos ambreisse
Aivan de signai ceute aidresse
Voû j'ai bottu ein p'cho d'espri :
Jean de Vittiâ, non de Pairi!

Vote sarviteu
bén enreumai du cerviâ,
J. Durandia.

RECHERCHE

Mon bon ami des bords de Saône,
Je vous dirai : Pourqui ce *fer*
Que vous portez (ce qui m'étonne,
Vous qui ne voulez tuer personne)
Devant ce *tiau* bénin et cher ?...

Je me propose, en cette affaire,
Qu'on a voulu vous allonger
Le *tiau* trop court, et trop léger
Privé du chou, si nécessaire,
Et que le *fer* sait tronçonner.

Mais que ce *tiau* sent son terroir !
Que j'aime ce *tiau* bourguignon !
Rien que pour lui, je voudrais faire
Le chemin de Paris à Lyon !

C'est donc pourquoi que je vous embrasse
Avant de signer cette adresse
Ou j'ai fourré un peu d'esprit :
Jean de Vitteaux, non de Paris !

Votre serviteur
bien enrhumé du cerveau,
J. Durandeau.

Vequi lai retonée ai ceute saivante émaiginaition su mon nom :

Ç'â ben ein bel oneur, vouei diantre !
Que le bon aimin de Vittiâ
Charche ça qu'ôl ai dan le vantre
Le nom de son aimin Fartiâ.

J'aivó, pu d'ein cou, mi mai téte
Ai farfeuillai c'qui come toi.
Je charche ancor; mâ je m'érête,
Ne treuvan ran ai chaique foi.

D'aivou ton euil diveignatoire,
Toi pu finau, toi pu mádrai,
Te sai le fin fon de l'istoire
Et, su ton dire, i lai crairai.

Dan le tam j'aivò fai san pône
Mai devise; mâ queu fiartai !
Alle disò, — j'an seú tô jaune, —
Cé mô laitin : Fert I. alte.

VOICI LA RÉPONSE A CETTE SAVANTE IMAGINATION SUR MON NOM :

C'est bien un bel honneur, oui diable !
Que le bon ami de Vitteaux
Cherche ce qu'il a dans le ventre
Le nom de son ami Fertiault.

J'avais, plus d'un coup, mis ma tête
A farfouiller cela comme toi,
Je cherche encore ; mais je m'arrête,
Ne trouvant rien à chaque fois.

Avec ton œil divinatoire,
Toi plus finaud, toi plus madré,
Tu sais le fin fond de l'histoire
Et, sur ton dire, je la croirai.

Dans le temps j'avais fait sans peine
Ma devise ; mais quelle fierté !
Elle disait, — j'en suis tout jaune, —
Ces mots latins : FERT I. ALTE.

L'l tô seulô, çai velô dire
Ingenium. Ç'â ce qu'ai fau.
An jantais çai peuvò s'écrire...
(Ben pardon!) : PORTE L'ESPRIT HAUT.

Ben pardon! te dison-je ancore,
Car i ne seú pa taipaijeu;
Vrá, si mon caichet se décore,
Ce n'á poin por ein mauvâ jeu.

Stu qui n'é p' ancor
fai graivai sai devize,
F. FARTIA.

Pairi, 24 décembe 1897.



L'I tout seul, cela voulait dire
Ingenium. C'est ce qu'il faut.
En français cela pouvait s'écrire...
(Bien pardon !) : PORTE L'ESPRIT HAUT.

Bien pardon, te disons-nous encore,
Car je ne suis pas tapageur ;
Vrai, si mon cachet se décore,
Ce n'est point pour un mauvais jeu.

Celui qui n'a pas encore
fait graver sa devise,
F. FERTIAULT.

Paris, 24 décembre 1897.



*En tête de ces deux pièces, on a vu la lettre de l'ami Durandeau, qui dit complètement ce que nous aurions eu à dire. Elle est plaisaute la recherche de cette étymologie, recherche à laquelle nous avons répondu... par autre chose. — Le sens que peut avoir mon nom, je ne l'ai, ma foi! jamais cherché. A l'origine (XV*e *siècle) l'orthographe en a été* Fertot. *Comme l'usage du pays (Verdun-sur-le-Doubs) est de mouiller* (bateau, *batiau*; couteau, *coutiau*, etc.), Fertot *est devenu* Fertiot, *puis, modifié plusieurs fois, s'est enfin arrêté à* Fertiault (*Forteau* a-t-il pu être une de ces variantes ?).

Dans son *Dictionnaire des noms*, Paris, 1880, Lorédan Larchey traduit *Fertot* par *homme à larges épaules, luron.* Ça me fait belle jambe, à moi qui viens d'avoir la main droite foulée pendant près d'un an!...



ORDONNANCE EN TRIOLETS

Pour indiquer un remède et le conseiller à des amis, la forme employée n'est pas banale.

A la suite de la Réponse à cette gaie Consultation, on verra le sentiment de réserve dont s'est senti pris le poète improvisé docteur.

Nous avons passé outre.

Le lecteur n'en sera probablement pas fâché.

Ai l'aimin FARTIA,

Don l'petiot nom a Têtê [1].

Lai *Pôchouse* l'ai fai meuri,
Le pôre aimin de vô *Troa-Môre* [2];
Ai l'en û l'eustômaq peuri :
Lai Pôchouse l'ai fai meuri!
Ai l'en aivo l'groin craimeusi
Qu'ai l'en velo mijai ancôre...
Lai Pôchouse l'ai fai meuri,
Le pôre aimin de vô Troa-Môre!

Vô, n'aillé pas trô *pôchousai*
Tô du lon de l'an qui s'aipraite ;
Ç'lai porro vô fare vezai ;
Gadié-vô don de pôchousai!
Mâ vô z-éte ein fin barôzai
Qui qu'neu bé queman on se traite...
Vô, n'aillé pa trô pôchousai
Tô du lon de l'an qui s'aipraite!

1. Dans la Côte-d'Or on dénomme *Têtê* les jeunes gens dont le petit nom est *François*. — Alexis Piron (qui écrivait *Taitai*) appelait même de ce nom sa mère, sans doute une Françoise. — Il n'est pas de François qui, dans son enfance, n'ait entendu parents ou camarades lui dire : « Hé! *Têtê*, vein don por iqui! »
2. Nom de l'hôtel où nous passons nos vacances, à Verdun-sur-le-Doubs.

A l'ami FERTIAULT

Dont le petit nom est François.

La *Pôchouse* l'a fait mourir,
Le pauvre ami de vos *Trois-Maures ;*
Il en eut l'estomac pourri.
La Pôchouse l'a fait mourir.
Il en avait la face cramoisie
Qu'il en voulait manger encore...
La Pôchouse l'a fait mourir,
Le pauvre ami de vos Trois-Maures!

Vous, n'allez pas trop *pôchouser*
Tout du long de l'an qui s'apprête;
Cela pourrait vous faire perdus *(malades)*;
Gardez-vous donc de pôchouser!
Mais vous êtes un fin barôzai
Qui connaît bien comment on se traite!...
Vous, n'allez pas trop pôchouser
Tout le long de l'an qui s'apprête!

Vô bôtré d'léà dedan vot'vin,
D'aivô deu béà morcéà de seucre;
En faisan chauffai vot' teupin
Vô bôtré d'léà dedan vot'vin;
Et peu, faisan grillai du pain,
Por vot'santai ce s'rai vrâ leucre :
Vô bôtré d'léà dedan vot'vin
D'aivô deu béà morcéà de seucre.

Morgué ! vô vivré bé dé z-an
En r'nôvelan ceute *trampusse* ;
Vô baittré Maithieusailan;
Morgué ! vô vivré bé dé z-an !
C'â ce qu'i vô soaite ai presan.
N'ayé pu ai l'orail' lai puce ;
Morgué ! vô vivré bé dé z-an
En r'nôvelan ceute trampusse !

D'aivô tô mé compliman, et peu ceusse de mai daime, po vô et por Maidaime Fartiâ aitô, qui mijerai d'aivô vô d'lai trampusse bôrgoignonne, pendan dé z-ânnée, et peu dé z-ânnée ancô !

J. Durandia.

Voille de Noëi 1896, Vittiâ.
Vé l'soi.

Vous mettrez de l'eau dans votre vin,
Avec deux beaux morceaux de sucre;
En faisant chauffer votre bouilloire
Vous mettrez de l'eau dans votre vin;
Et puis, faisant griller du pain,
Pour votre santé ce serait vrai lucre :
Vous mettrez de l'eau dans votre vin
Avec deux beaux morceaux de sucre.

Morgué! vous vivrez bien des ans
En renouvelant cette trempée;
Vous battrez Mathusalem;
Morgué! vous vivrez bien des ans!
C'est ce que je vous souhaite à présent.
N'ayez plus la puce à l'oreille;
Morgué! vous vivrez bien des ans
En renouvelant cette trempée!

Avec tous mes compliments, et puis ceux de ma dame, pour vous et pour Madame Fertiault aussi, qui mangera avec vous de la trempée bourguignonne pendant des années et puis des années encore!

J. Durandeau.

Veille de Noël 1896. Vitteaux,
Vers le soir.

RETONÉE

AI L'AIMIN DE BREGOGNE

Bon! v'lai Deurandiâ qui teûriôle!
Moi itou j'va don teûriôlai.
J'en ai quasi l'cœur tôt en riôle.
Bon! v'lai Deurandiâ qui teuriôle!
Ol é bé suti dan son rôle;
Qué que j'va-t-i li défilai ?...
Bon! v'lai Deurandiâ qui teûriôle!
Moi itou j'va don teûriôlai.

Lai Pôchous' n'é ran qu'Vardeunoise ;
Iqui j'n'en saivon poin mijai.
A'n'pou don poin nô charchai noise ;
Lai Pôchous' n'é ran qu'Vardeunoise ;
Si lai poûe au çarvau te poise,
Aimin, ai fau t'en soulaijai :
Lai Pôchous' n'é ran qu'Vardeunoise;
Iqui j'nen saivon poin mijai.

RÉPONSE

A L'AMI DE BOURGOGNE

Bon ! voilà Durandeau qui triole !
Moi aussi je vas donc trioler.
J'en ai presque le cœur tout en joie.
Bon ! voilà Durandeau qui triole !
Il est bien subtil dans son rôle ;
Qu'est-ce que je vas lui défiler ?...
Bon ! voilà Durandeau qui triole !
Moi aussi je vas donc trioler.

La Pôchouse n'est rien que Verdunoise ;
Ici nous n'en savons point manger.
Elle ne peut donc point nous chercher noise ;
La Pôchouse n'est rien que Verdunoise.
Si la peur au cerveau te pèse,
Ami, il faut t'en soulager :
La Pôchouse n'est rien que Verdunoise ;
Ici nous n'en savons point manger.

J'ailon fâre lai boun' trampusse,
Bé chaud' por nô raivigotai.
Oui, quéque j'mainquion d'flaimusse,
J'ailon fâre lai boun' trampusse.
Yé ben d'saivoi secouai sé puce
En se r'tornan du vrâ coûtai...
J'ailon fâre lai boun' trampusse,
Bé chaud, por nô raivigotai.

Pu fôr, i s'ron drèt su nô paite
Pô plâre ai l'aimin Deurandiâ.
Qu'man c'qui l'aifâre seré faite ;
Pu fôr, i s'ron drèt su nô paite.
Peu vos airé, vô ben hounète,
Lé bonjor dés aimin Fartiâ...
Pu fôr, i s'ron drèt su nô paite
Pô plâre ai l'aimin Deurandiâ.

F. Fartia.

Voille du premei d'l'an,

Pairi, 30 décembe 1896.



Nous allons faire la bonne trempée,
Bien chaude, pour nous ravigoter.
Oui, quoique nous manquions de flamusses,
Nous allons faire la bonne trempée.
C'est bien de savoir secouer ses puces
En se retournant du vrai côté...
Nous allons faire la bonne trempée,
Bien chaude, pour nous ravigoter.

Plus forts, nous serons droits sur nos pattes
Pour plaire à l'ami Durandeau.
Comme cela, l'affaire sera faite;
Plus forts, nous serons droits sur nos pattes.
Puis vous aurez, vous bien honnête,
Les bonjours des amis Fertiault...
Plus forts, nous serons droits sur nos pattes,
Pour plaire à l'ami Durandeau.

F. Fertiault.

Veille du premier de l'an.

Paris, 30 décembre 1896.



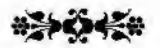
A propos des quelques pièces qui le touchent, l'ami Durandeau nous écrit ceci :

« Vous me surprenez, mon cher compatriote, en m'an-
» nonçant votre intention de publier des bribes de patois,
» où, pour ce qui me regarde, je ne vois guère d'intérêt.
» Ces petits billets rimés ne doivent pas entrer dans la
» grande circulation : ils sont les amusements de quelques
» minutes entre amis, rien de plus, à mes yeux du
» moins... »

Je ne les trouve pas si dénués d'intérêt que mon Bourguignon veut bien le dire. Dans cet échange de « petits billets rimés » on découvre, — souvent sans que l'auteur l'ait voulu, — maints détails de mœurs bons à noter. Et ce n'est pas un mince agrément que de jeter ainsi un curieux coup d'œil à travers d'amicales intimités.

(On le voit, on a ressaisi la lettre qu'on croyait ne pas avoir ; mais la page 136 était tirée !

Nous sommes heureux de reproduire le texte même de notre correspondant.)



DEUX PARTICULARITÉS

Les deux pièces qui vont suivre ont un intérêt assez particulier.

La première fera connaître un curieux Chant populaire finnois, auquel nous avons donné entrée dans le dialecte de la Bourgogne.

La deuxième est également une traduction, en sens inverse, d'un Sonnet qui, de français, est devenu bourguignon.

Un commentaire anecdotique encadre chaque morceau.

UNE PAGE DE FOLKLORE

A l'imitation de certains recueils reproduisant un texte en un grand nombre de langues ou de dialectes, un érudit de la Suède, M. Zetterquist, eut vers 1856 l'intention, probablement réalisée, de réunir en un volume environ 200 ou 300 traductions d'un Chant populaire finnois.

La pièce choisie a été une rune, *venue d'inspiration à une jeune paysanne, et beaucoup chantée dans le pays.*

Pour atteindre son but, le dévoué linguiste envoya, avec commentaire, à tous les lettrés et patoisants, une version littérale du chant original, et nombre de réponses durent satisfaire à sa demande.

Un nôtre ami de ce temps, le regretté Thalès Bernard, était le correspondant littéraire du savant. Il nous pria immédiatement de lui élaborer une traduction de la rune en patois de la Bourgogne. Nous voulûmes sans retard être agréable au savant suédois, et nous remîmes notre truchement *au poète intermédiaire, qui l'expédia à Stockholm. Thalès reçut promptement un accusé de réception, qu'il*

nous remit, et d'où nous croyons pouvoir extraire ces lignes :

« M. Thalès Bernard,

» Je me hâte de vous remercier de votre aimable lettre,
» ainsi que des deux traductions de la rune finnoise que
» vous avez eu la bonté de m'envoyer.... Quant aux
» deux versions que j'ai reçues, elles me paraissent très
» heureuses, et l'une d'entre elles, celle de M. Fertiault,
» est d'une grande valeur...

» Stockholm, le 2 janvier 1856.

» C. Gust. Zetterquist. »

Qu'on nous pardonne ce petit mouvement de satisfaction; le crime n'est pas trop grand.

Ne l'ayant jamais vu, nous ne savons si le volume a été publié. C'est peut-être une raison de plus pour que nous donnions ici ce morceau, qui doit y figurer.

Donc, voici le chant finnois que l'on verra ensuite viré *en bourguignon.*

Chant d'une jeune Paysanne finnoise

(Version littérale du texte finnois)

Ah! si mon bien-aimé[1] voulait venir,
Celui que je voyais jadis, voulût-il reparaître!
A l'instant je presserais un baiser sur sa bouche[2],
Si même elle était tachée de sang de loup[3].
Je saisirais ardemment sa main[4]
Quand même un serpent fût roulé autour de ses doigts.
Oh! si le vent avait de la raison[5],
La fraîche haleine du printemps, si elle savait une langue:
Elle irait chercher un mot, un mot elle rapporterait;
Vite elle se hâterait avec des nouvelles[6]
Entre deux amants. —
Plutôt je me passerais des mets les plus délicats[7],
J'oublierais plutôt le rôti sur la table du pasteur[8],
Que je n'abandonne le chéri de mon cœur,
Celui qu'en été je m'attachai[9],
Celui que j'enchaînai pendant l'hiver[10].

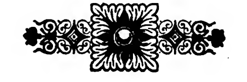
1. Proprement dit: *mon bien-connu.*
2. Littéralement : *je lui tendrais à l'instant la bouche,* c'est-à-dire: *je le baiserais.*
3. Tout à fait littér. : *fût même sa bouche dans le sang d'un loup,* c'est-à-dire : *fût-elle souillée de sang de loup.*
4. Plus littér. : *je lui donnerais un léger serrement de main.*
5. Tout à fait littér. : *si le vent était possédant de la raison.*
6. Plus littér. : *un mot, qui suffirait déjà, elle le mettrait en mouvement,* c'est-à-dire : *elle le porterait alternativement entre,* etc.
7. A peu près : *nourriture des Messieurs.*
8. Tout à fait littér. : *j'oublierais plutôt les rôtis du presbytère.*
9. Ou : *attirai vers moi,* c'est-à-dire ; *fis qu'il s'attacha à moi.*
10. Ou : *apprivoisai,* c'est-à-dire: *que je fis plier à ma volonté.*

Chan d'éne jeùgne Païsâne fignoise

Hai! si mon bon-aimin ai velò veni,
Stu-lai qu'i voyò jaidi, s'ai velò se remontrai!
Ai l'instan i li ambraisserò lai boucôte,
Quan moime elle airò dė taiche de san de lou;
I li sarerò brâman lai main,
Quan moime éne sarpan serò anroulaie autor de sé doi.
Hô! si le van aivò de lai raïon,
Le sôfle frô du printam, s'ai saivò ein langaige:
El irò charchai ein mô, ein mô ai raipôterò;
Viteman ai se dépôcherò aivou dė nôvéle
Antremi deuz aimoreu. —
I me passerò putô dė chaiterie dė messieu,
J'ôblirò putô le roo de lai taule du curai,
Qu'i n'aibandônerò le chari de mon cœu,
Stu-lai qu'an étai j'aitiri devé moi,
Stu-lai que j'aiprivoaizi pandan l'hyvar!



Au moment où nous fûmes prié de ce travail, nous avions fort peu de temps à nous. Pour surcroît, nous étions garde national avec des gardes assez fréquentes. Une fois que nous passions la nuit à la mairie Drouot, j'avais emporté notice, calepin et crayon. Comme je n'avais pas un culte fou pour les matelas ou les lits de planches qu'on nous dressait, je ne dormais pas. Je m'assis près du quinquet peu brillant, et, à côté de plus d'un ronflement sonore, je vins tout doucement à bout de l'œuvre demandée. Elle est fidèlement reproduite ici, avec deux ou trois retouches d'orthographe seulement. — Le service de la milice bourgeoise avait donc du bon.



UN SONNET BOURGUIGNON

En 1874, un fin lettré de la Provence fonda l'Almanach du Sonnet, *qui vécut brillamment pendant quatre années. Désireux d'y réunir toutes les attractions possibles, il fit d'abord appel aux sonnettistes français et provençaux, et, au premier signal, de tous côtés les envois lui arrivèrent. Mais, curieux, il voulait davantage. Il songeait aux dialectes et aux langues des autres contrées, et il provoqua des communications du minuscule poème en des parlers différents de ceux de France et de Provence.*

Or, s'adressant à nous, il s'enquit en premier du patois bourguignon.

Nous ne fûmes pas sans être embarrassé.

Voici quelle a été notre réponse.

A M. A. de Gagnaud.

Paris, mars 1874.

« Bien cher et honoré Confrère,

» Vous me demandez un Sonnet bourguignon. Vous désirez même que je l'accompagne d'une Étude sur le Sonnet en cet idiome.

» Je n'ai certainement pu jeter les yeux sur toutes les productions qui sont venues enrichir la partie poétique du patois de la Bourgogne; mais il me semble qu'on ne se hasarderait pas beaucoup en affirmant que, malgré celui placé par votre serviteur en tête de sa traduction des *Noëi Borguignon* de Gui-Barôzai (B. de la Monnoye), le Sonnet en patois bourguignon n'existe guère... En tout cas, je ne l'ai jamais vu[1].

» Ce patois, jovial, rieur, narquois, connaît moins l'émotion que la malice, et est plus piquant que sentimental. Les spirituels poètes qui l'ont employé se sont contentés de chansons, de noëls, d'à-propos bien aiguisés

1. Depuis 1874, y a-t-il quelque bon Barôzai qui ait patoisé un Sonnet?

et de petites pièces satiriques. Pour la poésie, jusqu'à présent au moins, la corde vraiment sérieuse y manque.

» Vous voyez, du coup, les difficultés de ma réponse.

» En effet, là où il n'y a rien, le Sonnet perd ses droits.

» Mais, afin que votre provocation ne soit pas tout à fait stérile, j'ai imaginé un *mezzo termine*... et je vous envoie quelque chose.

» Voici quoi.

» Parmi mes anciens Sonnets, j'ai cherché ceux qui sentent le plus le terroir. J'en ai choisi un, assurément très bourguignon d'esprit, et je viens de vous le traduire... en patois bourguignon, bien entendu.

» Je ne sais guère comment je m'en serai tiré, ni ce qu'il vaudra.

» Je vous transcris l'œuvre. Ouvrez les oreilles. Notre musette va vous babiller dans son pittoresque langage.

JAN-PIARE

AI ÇARTAIN VAIGNERON DE BREGOGNE

— Vai, vai! chéque maitin i te voi, grô Silein-ne,
Anjambai tô de gọ le pâ du cabarai,
Su lai taule de bô bòtre tai creûche... plein-ne,
Má don le janti piô vite et tô disparai.

Tu vein lai, vieû mâdrei, san ton ṡeurcô de lai-ne;
Ça dirò trò de chôse an aibillan té brai :
Té saibô, té brai nu dèsoivron Madelein-ne;
All' crai son houme au cham... lu, fiôle du clârai!

Te pôte, pô li fâre ein samblan qui l'anjaule,
L'éguīon ai tai main, lai piôche ai ton épaule...
Por alai, ça tein prou... Vouei! má pô reveni ?...

Te champe cheû Simon l'éguīon et lai piôche;
Te vai... tô de gingoi... pu le sou dan tai pôche...
Et, l'œil mô, Madelein-ne aicor te sôteni!!

« A toute éventualité, je joins à ma traduction (ici légèrement retouchée), le texte original. Imprimez-le en regard ou en note, si vous le jugez tant soit peu nécessaire à l'intelligence de la pièce :

JEAN-PIERRE

A UN FERMIER BOURGUIGNON

—Va, va, tous les matins je te vois, gros Silène,
Franchir d'un saut furtif le seuil du cabaret,
Sur la table de bois poser ta cruche... pleine,
Mais dont le petit vin lestement disparaît.

Tu viens là, vieux rusé, sans ta veste de laine;
En te la voyant prendre on te soupçonnerait :
Tes sabots, tes bras nus trompent ta Madeleine;
Elle te pense aux champs... et tu bois du clairet!

Tu vas jusqu'à porter, pour mieux jouer ton rôle,
L'aiguillon à ta main, la pioche à ton épaule...
Pour aller, c'est très bien;...oui, mais pour revenir?...

Tu laisses chez Simon l'aiguillon et la pioche;...
Tu marches... de travers;... plus le sou dans ta poche...
Et, pleurant, Madeleine accourt te soutenir!

» Et maintenant, — puisque je n'ai pu vous donner que l'à peu près de ce que vous désiriez, — je me hâte de vous tirer ma révérence...

» A vous de tout cœur, et mille bonnes chances à votre ingénieux Almanach!

» F. F. »



UN MOT

SUR QUELQUES BIZARRERIES DE L'ORTHOGRAPHE PATOISE

Il n'y a pas encore longtemps, la lecture des patois, — si ce n'est aux spécialistes qui s'en assimilent volontiers les formes les plus bizarres, — présentait au premier abord un certain nombre de difficultés.

Plus ou moins surmontables, elles existaient. D'où venaient-elles ?

Depuis notre traduction des *Noëls Bourguignons*, nous avons songé plus d'une fois à émettre un avis sur ce point, qui, vu les études rétrospectives auxquelles on se livre actuellement, a conservé de son importance.

Ces difficultés, — touchant directement aux lecteurs, puisque la gêne qu'elles apportent est pour l'œil, au profit soi-disant de l'oreille, — tiennent au système orthographique jadis adopté, système qui, reconnaissons-le, ne pêche que par excès de bon vouloir et de zèle... mais enfin n'en pêche pas moins.

Les auteurs qui ont écrit en ces divers idiomes se sont, par-dessus tout, préoccupés avec exagération d'une

certaine phonétique; ils ont voulu faire percevoir la prononciation exacte des indigènes, et à cette intention, très louable en elle, ils ont disposé leur graphique logiquement peut-être eu égard aux sons, mais fautivement parfois quant à la division nette des vocables.

Cette « division nette », nous la disons impérieuse. Voyez plutôt. D'après celle que nous blâmons, la lettre finale d'un mot en sera séparée pour devenir l'initiale du mot suivant; tel mot sera divisé de manière à en former deux; tels autres mots seront contractés de manière à n'en former qu'un, même à disparaître en partie, et par conséquent à perdre leur physionomie véritable, ou, au contraire, se montreront revêtus de caractères parasites les allongeant inutilement.

Il ne faut pas que le goût du pittoresque aille trop loin dans cette recherche des sonorités d'un dialecte; la satisfaction de l'oreille n'est pas tout, et la clarté du sens doit passer d'abord. Avant d'être piquant et coloré, il faut être fidèle.— Et puis, point capital sur lequel nous revenons, les livres sont destinés à des *lecteurs;* s'ils ont des *auditeurs,* ce n'est que par quelque lecture à haute voix, accidentelle et rare et qui les sort de leur premier rôle.

Défectueuse est donc toute forme qui entrave l'œil et empêche l'esprit de saisir avec précision le mot ou le membre de phrase qu'on veut donner à lire.

Cette habitude vicieuse, jadis trop répandue, se perd, on doit le constater, et les publications modernes se con-

forment à une orthographe normale. Néanmoins des exemples vont être choisis parmi les poètes ou prosateurs qui ont antérieurement composé en patois. Il n'en faudra pas davantage pour faire comprendre et sans doute justifier le reproche, opportun encore, adressé tout à l'heure au système orthographique en question.

Inutile de dire que ce reproche, portant sur de simples détails et ne visant qu'à l'enveloppe des œuvres, n'a rien absolument à démêler avec le fond. Il ne s'agit là que d'une façon de couture dans l'habit; pas une pointe d'aiguille n'atteindra l'épiderme de l'écrivain blotti dessous.

Commençons.

Quand on trouve cette phrase :

Ay l'y é bé deu moi...

au premier coup d'œil n'est-on pas un peu dérouté, par l'*y* du mot *ay* d'abord, par la coupure fautive, puis par l'apostrophe inutile qui la suit?

Tandis que si on lisait :

Ail y é bé deu moi...

on saisirait plus tôt la juste tournure, et l'on serait bien plus près de comprendre.

Ces quelques mots veulent dire :

Il y a bien deux mois...

N'est-il pas naturel que, tout en écrivant cela en patois, on laisse intact le pronom personnel *il* (ail) sans le scinder pour en joindre la dernière partie (*l*) à l'adverbe

y? Patois ou non, *il* est toujours *il*, et quand même une forte dose de prononciation accentuerait à peu près la phrase de manière à produire à l'oreille *ay l'y é*, on aurait à regarder ce rustique excès comme un malencontreux privilège de la langue *parlée*, et, dans la langue *écrite*, à rétablir la division logique des mots. Qu'on se figure le français écrit de cette sorte :

I l'y a bien deux mois...

On s'étonnerait; on aurait même raison de pousser quelques cris.

N'en poussons pas; mais rectifions.

La même observation se présente pour :

Ai l'étein tôt en ein moncea ..
(*Ils étaient* tous en un monceau...)

et pour :

Tan *ai l'aivo* pô dé tambor...
(Tant *il avait* peur des tambours...)

Ces deux vers sont cités seulement pour montrer la fréquence de la faute.

Autre cas. Pourquoi cette séparation sans motif dans :

De peu lé pié jusqu'ai lai téte...
(*Depuis* les pieds jusqu'à la tête...)

Ne serait-il pas mieux d'écrire :

Depeu lé pié?...

Et celle-ci :

Anfin *peu qu'ai* fau qu'ai lai cor...
(Enfin *puisqu'il* faut qu'à la cour...)

Ces coupures sont vraiment plus qu'inutiles ; elles sont nuisibles et deviennent cause d'obscurité.

Maintenant voyons un effet contraire. Pourquoi souder deux mots dans :

> Tô çan qu'*aidi* vai ai rebor...
> (Tout ce qu'*il dit* va à rebours... ?

Il semble si simple d'écrire *qu'ai di*, que l'on se demande comment l'idée a pu venir de procéder autrement

Ces divers exemples sont pris du *Réveil de Bon-Tems* (*Mémoires pour servir à l'Histoire de la Fête des Fous*, par Du Tillot).

Dans le *Compliment pour la fête d'un Prieur*, cité par l'abbé Corblet (*Glossaire du patois Picard*), on trouve :

> *Ont-t'is* dit...
> (*Ont-ils* dit...)

Le *t* et l'apostrophe qui précèdent *is* nous semblent appuyer sur la prononciation avec un grand luxe.

La même pièce donne encore :

> *Ej li* barrai...
> (*Et je lui* baillerai...)

Ne serait-il pas plus rationnel d'écrire :

> *E j'li* barrai... ?

La prononciation locale n'y perdrait absolument rien, et la phrase aurait au moins une apparence raisonnable, compréhensible.

La traduction en picard d'une Chanson de Thibaut, comte de Champagne, contient une forme semblable,

preuve d'une habitude contractée par les écrivains de cette province, comme des autres :

> *Ej l'ons* mis à l'raison...
> (*Et nous l'avons* mis à la raison...)

Dans une pièce « pour la naissance d'une sœur » un poète dit :

> *V'lo qu'ej' ravise* in tiot mosieu...
> (*Voilà que j'avise* un petit monsieur...)

Nouvelle confirmation de l'habitude.

Ces deux exemples sont tirés de l'ouvrage de J.-F. Schnakenburg, *Idiomes populaires ou patois de la France.*

Une traduction de la « Parabole de l'Enfant prodigue » en patois de l'Isère nous fournit ces contractions vicieuses :

> ... habitant de *lendret*,
> (... habitant de *l'endroit*),

et :

> ... que se coven *ami*,
> (... qui revient *à moi*).

Pourquoi *lendret* sans apostrophe ? Pourquoi *ami* au lieu d'*a mi ?*

En feuilletant d'autres productions dialectales, nous voyons, entre autres, cette soudure étrange et inutile :

> ... *as'l'*heure,
> (... *à cette* heure).

Logiquement ne serait-il pas mieux de présenter la locution ainsi :

> ... *à c't'*heure ?

Qu'est-ce que le patois gagne à la première forme? et la seconde ne le rendrait-elle pas plus clair?

A travers les *Noëls* bisontains de Christin Prost et de François Gauthier, on trouve :

> Met lai main desou *ce t'archaut...* (coffre à avoine),
> (Mets la main sous *cet archaut...*)

puis :

> ... Dans *ce t'aitaule* ollans.
> (... Dans *cette étable* allons.)

Pour ces deux cas semblables, la prononciation ne serait-elle pas aussi bien représentée en écrivant :

> ... desou *ceut archaut...*
> ... dans *ceute aitaule...*?

J'ajoute un *u* au pronom démonstratif, parce qu'il faut faire entendre le son *eu* (bref comme dans pe*u*ple).

On lit plus loin :

> Qu'on ait lai Pa dans *ste* Prouvince,
> (Qu'on ait la paix dans *cette* province).

Tout en respectant la phonétique exacte, n'écrirait-on pas mieux :

> ..... *c'te...*?

Au moins, dans ce qui reste après la contraction, une forme suffisante du pronom démonstratif serait conservée.

> Ca *se l'ant* lai moinre taiche...
> (Car *s'ils ont* la moindre tache...)

est une autre division fautive, tirée du *Sermon sur la*

pénitence. C'est toujours d'une part séparer et de l'autre rejoindre à tort. Avec :

Ca *s'el ant*...

on obvierait à toute hésitation.

Pour :

Ai present *que l'ot* enchaina...
(A présent *qu'il est* enchaîné...)

l'observation continue et fait désirer :

Ai present *qu'el ot* enchaina...

Une autre combinaison répréhensible, et que l'on rencontre fréquemment tout le long du recueil, est celle-ci :

... Y lut *coume n'astre*...
... Ot né *de ne* Pucelle...
... Dignes *de ne* té mère...
Ce n'est pas *cy ne* fauble...

pour dire :

... Il luit *comme un* astre...
... Est né *d'une* pucelle...
... Dignes *d'une* telle mère...
Ce n'est point *ici une* fable...

Admettons qu'on ne prononce point l'*u*. Mais une graphique correcte ne demanderait-elle pas :

... Y lut *coume 'n* astre...
... Ot né *d'ene* pucelle...
... Dignes *d'ene* té mère...
Ce n'ot pas *cy 'ne* fauble...

les apostrophes revenant tenir précisément la place des

ettres supprimées? *Un* et *une*, avec suppression de l'*u*, doivent sans conteste s'écrire : '*n* et '*ne*.

. . . .

D'exemples de ce genre, empruntés à maintes publications provinciales ou parisiennes, on pourrait facilement présenter des centaines. Mais à quoi bon les multiplier? Nous y renonçons. Ceux-là seuls suffiront, et au delà sans doute, à faire entrevoir les mille autres cas motivant l'observation plusieurs fois reproduite. Il n'est, d'ailleurs, pas un traditionniste qui n'en ait remarqué au moins autant que nous.

Un auteur qui travaille à la fixation d'un patois en se mettant à l'écrire, doit-être le régulateur de sa langue locale. C'est à lui de chercher la meilleure expression graphique et de l'imposer. Seulement il ne faudrait pas deux initiateurs dans la même contrée ; car si chacun orthographie à sa manière, il y aura forcément confusion dans le tissu des choses écrites, et le lecteur n'aura pas toute la clarté nécessaire pour bien comprendre. — Ce rôle de « régulateur » a été rempli on ne peut mieux par La Monnoye dans ses *Noëls*. Il y a établi une véritable, une savante doctrine grammaticale, qui fait loi et que les meilleurs poètes de l'Athènes de la Bourgogne ont presque constamment suivie.

Avis donc aux plumes écrivant les différents parlers de la France ; avis, à plus forte raison, aux amateurs rééditant des productions de littératures dialectales. Ce ne serait point, croyons-nous, dénaturer les textes que de

rétablir pour chaque mot la position logique des caractères. Au contraire, on aiderait, par ce moyen, au plus facile déchiffrement, et partant à la vulgarisation d'œuvres qui, à cette heure, excitent à un si haut degré l'intérêt des lettrés, et surtout des philologues et des lexicographes.

En résumé, notre désir, — qui est celui d'autres spécialistes, — est bien simple : voir écrire les patois avec toutes les intonations, accentuations, élisions et contractions voulues, mais en respectant les divisions normales dans les phrases, en ne défigurant pas les vocables par des adjonctions ou des suppressions oiseuses, par des dislocations aussi fantaisistes qu'importunes et gênantes.

Pour appuyer le *desideratum* que nous venons d'exprimer et prouver la justesse de cette petite cause, à côté des exemples fautifs on pourrait citer aussi une multitude d'exemples corrects. On en tirerait du *Virgille virai* et de l'Aimé Piron réédités, de La Monnoye, et particulièrement des abondantes réimpressions modernes de *Noëls* et de *Chants populaires*, — ces œuvres naïves dédaignées jadis, auxquelles on est venu ensuite par curiosité, et qui maintenant sont déjà considérées comme un objet d'études de la plus haute importance.

A travers le premier des recueils mentionnés on lirait :

Ce jor-lai *qu'el ôfroo* sai béte...
(Ce jour-là *qu'il offrait* sa bête...)
On n'u pas gade *de s'y* fié...
(On n'eut pas garde *de s'y* fier...)

Venéz-y tretô, *s'ai* vo plaí...
Venez-y tous, *s'il* vous plaît...).

au lieu de :

..... *qué lôfroo*...
..... *de sy* fié...
Vené-zy..........

ainsi que l'eussent infailliblement écrit les auteurs des premiers exemples cités.

Dans les réimpressions que nous venons d'indiquer, tout, d'un bout à l'autre, est également disposé en bon ordre[1], et il serait encombrant et superflu de puiser des citations parmi les judicieuses publications actuelles. — Chacune de leurs pages, nous donnant raison, constate la rectitude du mode orthographique ici réclamé, et dont ces notes rapides ont tenté, peut-être sans qu'il en soit trop besoin, de prendre minutieusement la défense.

1. Excepté dans celles que J. Durandeau soigne en ami qui conserve consciencieusement les formes de ses anciens auteurs. Il veut leur redonner la vie, et c'est logique pour lui de laisser subsister chez eux les bizarreries que nous avons signalées. — Si, au cours de ses propres vers patois, on allait trouver quelques exemples de ces mêmes singularités, on ne pourrait que l'attribuer à la profondeur du respect qu'il porte à ses ancêtres, dont il reproduit filialement le système.





TABLE

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE, E. BERTRAND





